

L'ORAIISON
DOMINICALE

SERMONS

PRÊCHÉS A LA CHAPELLE DES TUILERIES

EN PRÉSENCE DE LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE

L'AN DE GRACE 1866

PAR M. L'ABBÉ G. DEGUERRY

CURÉ DE SAINTE-MADELEINE, CHANOINE DE NOTRE-DAME
PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR



PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET C^{IE}

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, 106 N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
Rue Cassette, 20, près Saint-Sulpice.

1866

BV110

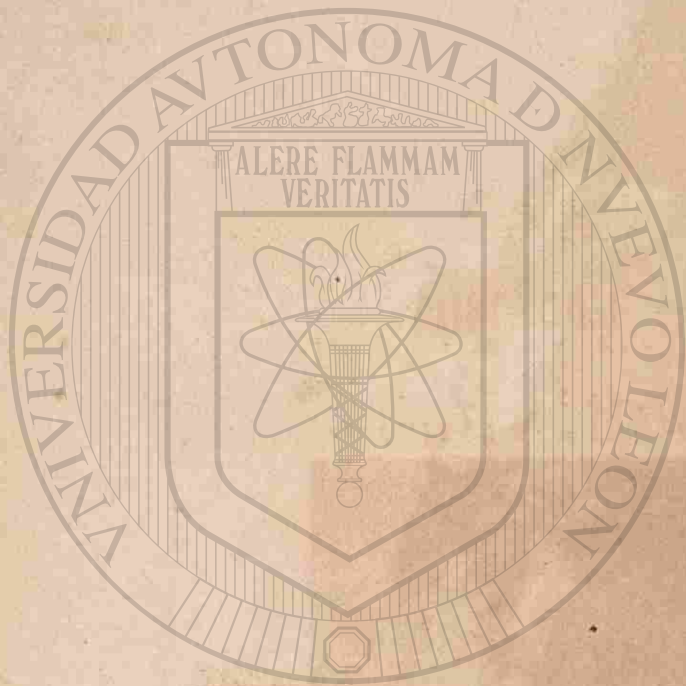
D4

c.1

008565



1080020914

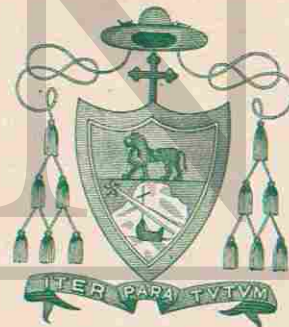


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'ORAISON

DOMINICALE

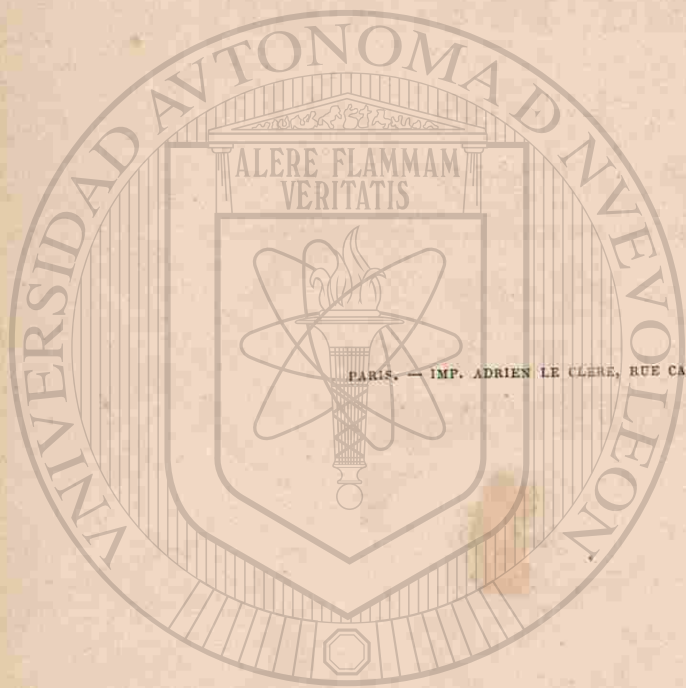


EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis





L'ORAISON
DOMINICALE

SERMONS

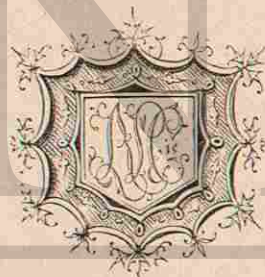
PRÉCHÉS A LA CHAPELLE DES TUILERIES

EN PRÉSENCE DE LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE

L'AN DE GRACE 1866

PAR M. L'ABBÉ G. DEGUERRY

CURÉ DE SAINTE-MADELEINE, CHANOINE DE NOTRE-DAME
PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR



Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

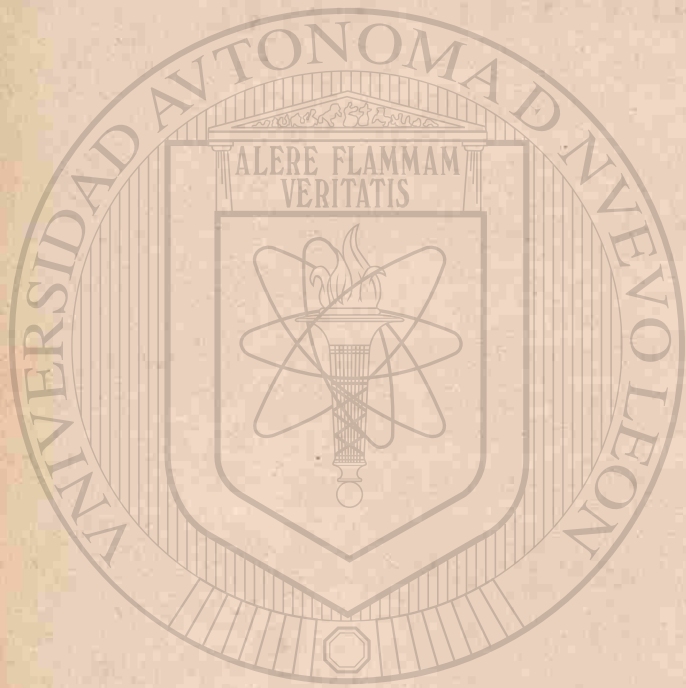
1866

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Vicerre y Telloz

45192

BV110
D7



ORAIION DOMINICALE.

ADOPTION DE L'HOMME PAR DIEU.

U A N L

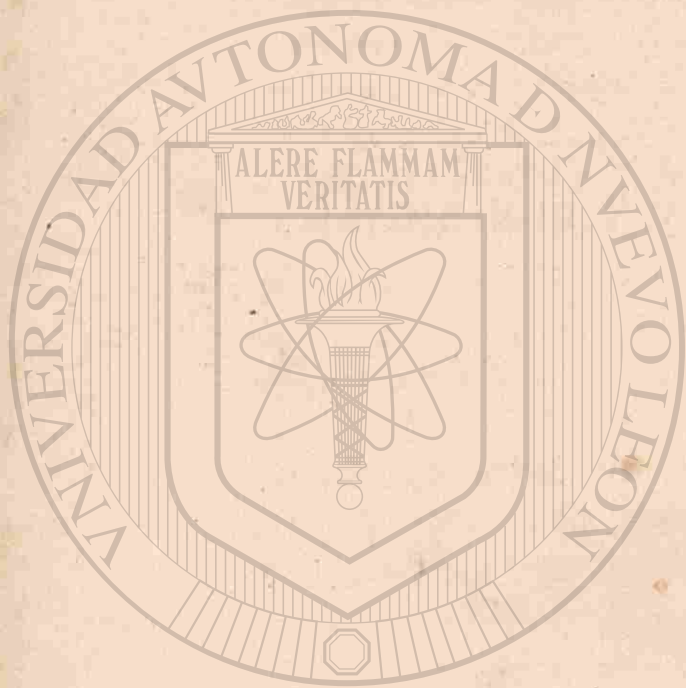
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



FONDO E. METERIO
VALVERDE Y TELLEZ

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



I

ADOPTION DE L'HOMME PAR DIEU.

*Non in solo pane vivit homo,
sed in omni verbo quod procedit
ex ore Dei.*

L'homme ne vit pas seulement
de pain, mais de toute parole qui
sort de la bouche de Dieu.

(S. MATTHIEU, IV, 4.)

SIRE,

Le pain est pour le corps, la parole de
Dieu est pour l'âme. Elle s'en nourrit
principalement à la prière, dont le Sau-
veur nous a donné l'exemple non moins

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

008565

que la leçon, et dont il lui a plu de nous enseigner une formule, afin qu'en priant nous fussions d'autant plus sûrs d'être exaucés, que nous ne prierions pas seulement en son nom, mais que nous prierions de sa prière.

En ce temps-là, les Apôtres adressent à notre adorable Maître cette demande : « Apprenez-nous à prier. » Il leur répond : « Quand vous prierez, ne dites pas beaucoup de mots, mais sentez bien ce que vous direz. Parlez ainsi :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez pas aller en tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Prière admirable, simple et sublime tout à la fois, à la portée du plus jeune enfant et à la hauteur du plus grand génie ; prière qui contient la substance de tous nos biens et de tous nos devoirs ; prière avec laquelle nos mères nous apprirent, sur leurs genoux, les éléments de la langue que nous parlons.

Il nous a semblé bon et utile de proposer à la méditation de cet illustre auditoire, pour ces jours de pensées religieuses plus graves, la divine prière que nous appelons Oraison dominicale, du nom de Notre-Seigneur. Elle nous fournit, dans les sept demandes qu'elle renferme, un ordre naturel pour la méditer en toutes ses parties. Comme elle nous fait donner d'abord à Dieu la qualité de Père en l'invoquant, cette qualité fera le sujet de ce premier entretien, où nous reconnaitrons que nous sommes enfants de Dieu, et où

nous déduirons ensuite les conséquences pratiques de cette filiation.

Sire, s'il est un spectacle digne des regards du ciel, et de souveraine édification pour la terre, c'est bien celui des maîtres du monde, se faisant annoncer la loi de Dieu, l'écoutant avec un grand respect pour elle, et avec une grande bienveillance pour le prêtre qu'ils appellent à la leur prêcher.

Ce beau spectacle, Votre Majesté, Sire, le donne chaque année; ce grand respect, elle le montre; cette grande bienveillance, elle l'accorde. Notre ministère le sait: il la lui demande, et il ose l'espérer, une seconde fois.

PREMIER POINT.

Nous sommes enfants de Dieu. Quel est le sens de cette qualité? où nous est-elle donnée? et à qui appartient-elle?

Nous sommes enfants de Dieu par adoption. Il a un Fils unique par nature; il l'engendre de toute éternité; il lui est égal en toutes choses; c'est sa pensée, sa parole; aussi bien penser et parler c'est tout un. C'est le Verbe éternel qui nous a tirés du néant, et qui par amour pour nous, dans le but de nous tirer du péché, abîme plus profond que le néant, est descendu sur la terre, s'est fait le Fils de l'homme en prenant une nature semblable à la nôtre, et nous a rendus capables de devenir les enfants adoptifs de Dieu; qui s'est égalé à nous pour nous égaler à lui. Ecoutez l'apôtre S. Jean: « Au commence-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il a créé toutes choses, il est la lumière qui éclaire l'homme à sa venue en ce monde ; il s'est fait chair ; il a donné à tous les hommes le pouvoir d'être les enfants de Dieu, à la condition de croire en lui et de relever, non des volontés de l'homme ni des volontés de la chair, mais des volontés de Dieu. »

Il est évident, après ce magnifique enseignement, qu'il n'y a de notre part ni usurpation, ni exagération à appeler Dieu notre Père. C'est un droit que nous avons. Il lui a plu de nous le donner, nous le possédons en toute vérité. Sans doute la distance entre Dieu et nous est infinie ; néanmoins si grand, si puissant, si sage, si saint, si parfait qu'il soit, et si faibles, si infirmes, si impuissants et si imparfaits que nous soyons sous tous les rapports, nous sommes de nom et réellement ses

enfants : *Ut filii Dei nominemur et simus.* Heureuse faute, pouvons-nous dire après S. Augustin parlant de la désobéissance de nos premiers parents, heureuse faute qui nous a mérité d'être élevés jusqu'à devenir les enfants de Dieu ! Gloire lui soit à jamais rendue de cette largesse de munificence !

Mais la qualité d'enfants de Dieu par adoption, où nous est-elle conférée ? Au baptême. Notre-Seigneur en a déclaré la nécessité : « Si vous ne renaissez de l'eau et de l'esprit, disait-il, vous n'aurez pas en vous la vie divine. » Et il dit à ses Apôtres, qu'il envoie conquérir le monde à son Evangile : « Vous baptiserez les nations en même temps que vous les enseignerez. Vous les baptiserez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Notre adorable Médiateur a donc institué le baptême comme le moyen et la con-

dition de nous faire participer à ses mérites sanctificateurs; et ainsi, c'est par la grâce du baptême que nous acquérons l'éminente qualité d'enfants de Dieu.

Voilà pourquoi celui que l'on baptise récite de sa propre voix, s'il est adulte, et s'il ne l'est pas, par la voix de son parrain et de sa marraine, l'Oraison dominicale, que S. Augustin appelle la véritable prière des nouveaux baptisés, puisque c'est au baptême que l'on reçoit le droit de dire à Dieu: Notre Père; et voilà pourquoi la cérémonie du baptême se termine par la lecture, sur la tête de celui qui vient de le recevoir, des sublimes paroles de l'Evangile de S. Jean que nous citons tout à l'heure.

Il est une autre circonstance où on les récite encore sur nous, c'est à l'instant de la mort. Au baptême, cette récitation proclame que nous sommes enfants de

Dieu; à notre sortie d'ici-bas, elle proclame que nous allons participer à l'héritage de notre Père, *si filii Dei et hæredes*. Les chrétiens de la primitive Eglise transcrivaient de leur main cette adorable page du livre divin, et ils demandaient qu'on la mit avec eux dans le cercueil, comme la garantie de leur immortalité et de leur glorieuse résurrection.

Mais à qui cette qualité d'enfants de Dieu appartient-elle? A tous les hommes. L'apôtre S. Paul déclarait qu'il n'y avait plus de distinction entre le Grec et le Barbare, entre le Juif et le Gentil, entre le libre et l'esclave; que tous les hommes, quels que fussent leur pays et leurs rangs, étaient appelés à la régénération spirituelle, aux grâces abondantes qu'elle dispense, et d'abord à celle si glorieuse d'enfants de Dieu.

Assurément, les hommes ne peuvent pas

être semblables les uns aux autres quant à l'origine, à la fortune, à la science, à l'autorité. La différence des conditions est de Dieu; bien qu'elle n'ait pas existé primitivement, elle devait dans la suite surgir forcément de la diversité des aptitudes, de la diversité des circonstances qui les favorisent, de la diversité des applications et des réussites dans le travail. Quoi qu'on puisse dire, et quoi qu'on puisse tenter, cette inégalité sociale subsistera. La conduite peut la modifier et la modifie en effet; on voit des infériorités, socialement parlant, grandir, s'élever, se glorifier par de nobles actions; et au contraire, on voit des supériorités du même ordre s'abaisser, se dégrader et s'affaïsser au sein des immoralités.

Mais par le titre d'enfants de Dieu qui appartient à tous, l'égalité se trouve établie parmi les hommes, quelle que soit

d'ailleurs la diversité de leurs conditions au milieu de la société. Le pauvre est l'égal du riche; l'ignorant, du savant; le faible, du fort. L'enfant enveloppé de débris de vêtements, et l'enfant enveloppé d'étoffes soyeuses, lorsqu'ils ont reçu le baptême, et par le baptême, sont aussi grands l'un que l'autre. Leur commune origine en Adam leur confère une première égalité : l'égalité naturelle; et leur naissance en Jésus-Christ leur confère une seconde égalité : l'égalité surnaturelle; par l'une, ils sont les créatures de Dieu; par l'autre, ils sont ses enfants. Elevés à ce même honneur, il n'y a plus sur ce point, qui certes est capital, aucune différence entre eux.

Le royaume des cieux, ou la parole de Notre-Seigneur est semblable, dit-il lui-même, à un grain de sénevé jeté en terre. Il devient un arbre, et les oiseaux du ciel

se reposent sur ses branches. Tous les déshérités du monde, tous les membres des classes qu'on dit inférieures, dont le paganisme n'avait aucun souci, tous les pauvres, tous les malheureux, ces petits oiseaux sans abri, sans aliments, ont l'arbre de l'Évangile qui leur tend ses branches; ils y trouvent le repos, ils renaissent à la vie, au sentiment de leur valeur personnelle et sociale, en s'y nourrissant de leur glorieuse qualité d'enfants de Dieu, qui ne leur appartient pas moins qu'aux plus favorisés des biens de la fortune.

Considérons maintenant quelles conséquences pratiques nous sont imposées par notre qualité d'enfants de Dieu.

SECOND POINT.

Nous devons avoir en profonde estime l'auguste qualité d'enfants de Dieu. Nous devons la respecter dans le prochain; et nous devons la soutenir en nous par la manière de nous conduire.

C'est ici qu'il faut répéter l'exhortation du grand pape S. Léon: « O chrétien, reconnais ta dignité, elle te rapproche de Dieu jusqu'à l'égaliser en quelque sorte à lui. N'y a-t-il pas une certaine égalité entre le père et le fils? Or, tu es l'enfant de Dieu. Sans doute, tu ne l'es que par l'adoption qu'il a faite de toi; mais l'adoption donne à celui qui la reçoit, la participation aux avantages du fils par nature. L'apôtre S. Pierre t'enseigne que ta qualité de chrétien, d'enfant de Dieu, te rend participant de la nature divine, *divinæ*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

consortes naturæ. » Bossuet, rappelant le fait d'un ambassadeur, qui, paraissant au milieu des sénateurs romains, se crut dans une réunion d'autant de rois, déclare que pour lui, dans une assemblée de chrétiens, d'hommes baptisés, il lui semble qu'il est en présence d'autant de dieux. O chrétien ! aie-toi donc en noble et glorieuse estime.

Nous devons comprendre maintenant pourquoi les saints, ces véritables grands hommes dans tous les temps, mettaient la grâce de leur baptême bien au-dessus de toutes les richesses, de tous les honneurs.

S. Louis, placé si haut par sa foi, par sa sagesse, par sa vaillance ; l'une de ces personnalités qui restent seules à l'horizon du temps, comme il n'y a que les montagnes qui demeurent à l'horizon de l'espace. signait souvent ses actes du nom de Louis de Poissy, parce que c'était à Poissy qu'il

avait été baptisé. De nos jours, les fidèles disciples de Notre-Seigneur, ou, en d'autres termes, les bons chrétiens, solennisent chaque année avec amour l'anniversaire de leur baptême.

Il est une coutume que nous suivons généralement, c'est celle de la célébration de ce que nous appelons notre fête. Elle se rattache à notre baptême, puisque c'est en le recevant que le nom du saint ou de la sainte que nous portons, nous a été donné. Mais cette fête éveille-t-elle assez, et même éveille-t-elle en nous le souvenir de notre baptême, le souvenir que nous devînmes alors les enfants de Dieu ? Renouvelle-t-elle en nous les sentiments de joie, de gratitude et d'amour que nous devons avoir pour ce glorieux caractère ? Ah ! les titres que nous possédons sur la terre, si brillants qu'ils soient, ne nous suivront pas quand nous la quitterons, ou, s'ils nous

suivent, ce ne sont pas eux, mais le titre d'enfants de Dieu, qui nous méritera l'éternel héritage.

Il faut honorer cette qualité d'enfants de Dieu dans le prochain. S. Paul disait : « Honorez-vous mutuellement. » Aussi bien, par la Rédemption nous avons le même Père et nous sommes tous frères. Entendons le divin Sauveur : « Vous êtes tous frères, parce que vous avez le même Père qui est au ciel. » Après cela se pourrait-il que le prochain, si différent que le fasse de nous sa condition, ne soit pas toujours traité par nous avec les égards du respect, de la bienveillance et de l'affection ? Se pourrait-il que dans notre langage, dans nos manières, par des procédés quelconques, nous affectassions une hauteur qui semblerait établir que nous sommes d'une autre nature que lui ? Se pourrait-il que nous ne prissions pas intérêt à sa situation

morale ou matérielle, pour l'améliorer au besoin et pour alléger d'autant le fardeau qu'elle lui fait porter ? Se pourrait-il que l'atroce maxime, « Chacun chez soi, chacun pour soi, » nous rendît insensibles aux maux qu'il endure, et qu'une certaine solidarité ne nous les fit pas ressentir ?

Comment oserions-nous dire que le prochain est notre frère, si, pouvant le soulager dans ses détresses, nous ne le soulagions pas ? C'est la parole de S. Jean. La fraternité chrétienne n'est pas un vain mot, elle n'est pas seulement du respect, elle est une affection véritable ; mais le serait-elle si la communion des biens et des maux, du bonheur et du malheur avec le prochain, n'existait pas en une certaine mesure ? C'est par le dévouement que cette communion fraternelle s'établit et se conserve. Il oblige dans la proportion des privilèges de fortune et de puis-

sance qu'on a reçus de Dieu. Loin donc d'être plus libre par ces privilèges, on est plus esclave; et au lieu de pouvoir vivre plus à soi-même, on doit vivre plus au prochain.

Et c'est alors qu'on voit venir dans les hôpitaux (1) le dévouement chrétien consoler le malade, si dangereux que puisse être son contact; c'est alors qu'on le voit descendre dans les prisons, s'approcher du coupable, lui parler, l'écouter, le relever à ses propres yeux, restaurer en lui le sentiment de la dignité personnelle, et lui préparer par des remords salutaires le bénéfice d'un élargissement rapproché. C'est alors que ce dévouement médite, trouve, et met en œuvre les moyens d'aider le travail dans ses nécessités transitoires, par des avances que son honneur lui fera

(1) Visite de l'Impératrice dans les hôpitaux et dans les prisons.

rembourser fidèlement (1). Le dévouement chrétien! il a fait de bien belles actions! il lui en reste à faire de non moins belles, et de bien nombreuses!

Or, prescrit dans toute la suite de l'oraison dominicale, où l'intérêt du prochain se trouve mêlé au nôtre à chaque demande, puisque nous la faisons pour lui en même temps que pour nous, ce précieux dévouement est l'un des principaux témoignages du maintien en nous de la dignité d'enfants de Dieu, parce qu'il est l'une de ses principales obligations.

Nous convenons assurément qu'une ressemblance, et la plus exacte possible, doit exister entre le père et le fils: il faut par conséquent qu'elle se trouve entre Dieu et nous. Notre Sauveur le proclamait en disant: «Soyez parfaits comme

(1) Fondation par l'Impératrice de la *Société du Prince Impérial*.

le Père céleste est parfait. » Mais nous ne voyons pas Dieu, ou bien nous ne le voyons qu'à travers les idées de notre raison et les enseignements de la foi. Comment alors pouvoir nous faire à sa ressemblance? Rien de plus facile : car le Fils de Dieu, qui s'est fait homme, qui a vécu parmi les hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous a montré dans ses actions quelles devaient être les nôtres pour que nous fussions semblables à Dieu.

Ainsi tout est simplifié, et tout est visible. Nulle nécessité de recherches métaphysiques, de pénibles investigations au-dessus d'ailleurs de la capacité de la plupart des hommes. L'exemplaire a été mis sous nos yeux, il suffit de le regarder, de le contempler dans sa vie et de le reproduire avec fidélité. Etre comme lui, c'est être comme le Père qui nous a adoptés. Nous lui ressemblons au degré où

nous ressemblons à son Fils par nature, qui est sa parfaite image comme homme, parce qu'il est la parfaite réalisation de sa volonté. Modèle achevé, tendre à sa ressemblance, c'est notre premier, notre suprême, notre unique devoir. Ecoutez-en de sa part la solennelle leçon : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait; je suis la voie par laquelle vous devez marcher, suivez-moi! »

Notre Père qui êtes aux cieux, votre bonté, par la création, nous avait élevés bien haut; mais votre miséricorde, par la rédemption, nous a élevés plus haut encore. Votre bonté nous avait faits vos images; votre miséricorde nous a faits vos enfants. Nous vous remercions de ces deux grâces. La seconde est si grande, si insigne, si excessive, qu'on hésiterait à y croire. Elle est certaine toutefois. Il faut qu'elle apparaisse, qu'elle brille, qu'elle

rayonne habituellement dans notre conduite, dans toutes nos actions, par leur conformité à celle de votre Fils notre Rédempteur.

Vous êtes aux cieux, notre Père ! comme vous possédez tout dans l'immense simplicité de votre nature, le ciel pour vous c'est vous-même, ce sont vos perfections infinies, où vous trouvez et prenez vos immortelles complaisances. Le ciel pour nous, c'est vous également ; vous, contemplé sans obstacle, sans voile, face à face. Oh ! c'est alors que nous vous bénirons de toutes nos puissances, et avec quelle sainte ivresse ! de nous avoir faits vos enfants, notre Père qui êtes aux cieux ! Amen.

ORAI SON DOMINICALE.

II

SANCTIFICATION DU NOM DE DIEU.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rayonne habituellement dans notre conduite, dans toutes nos actions, par leur conformité à celle de votre Fils notre Rédempteur.

Vous êtes aux cieux, notre Père ! comme vous possédez tout dans l'immense simplicité de votre nature, le ciel pour vous c'est vous-même, ce sont vos perfections infinies, où vous trouvez et prenez vos immortelles complaisances. Le ciel pour nous, c'est vous également ; vous, contemplé sans obstacle, sans voile, face à face. Oh ! c'est alors que nous vous bénirons de toutes nos puissances, et avec quelle sainte ivresse ! de nous avoir faits vos enfants, notre Père qui êtes aux cieux ! Amen.

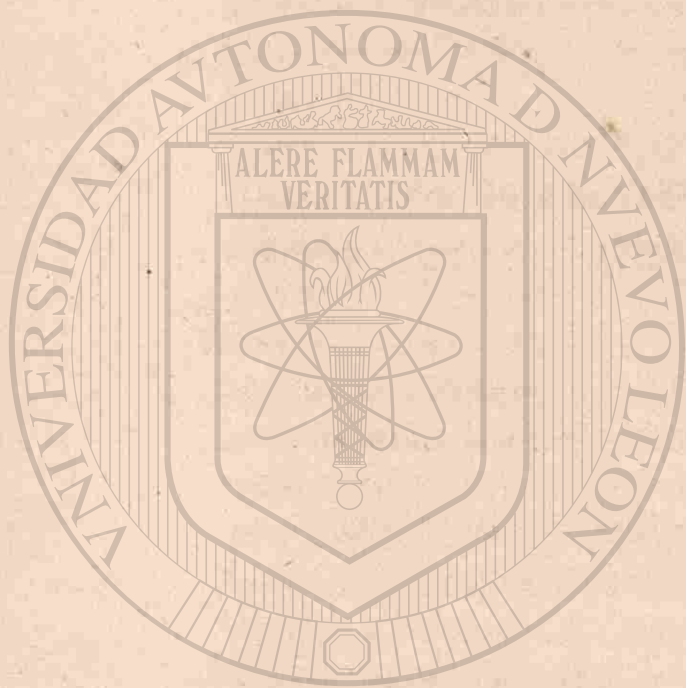
ORAI SON DOMINICALE.

II

SANCTIFICATION DU NOM DE DIEU.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



II

SANCTIFICATION DU NOM DE DIEU.

Sanctificetur nomen tuum.

Que votre nom soit sanctifié.

SIRE,

Il est manifeste que nous sommes enfants de Dieu par la grâce de l'adoption. Ce titre magnifique, qui est réel, nous confère une grandeur qui semble tout d'abord impossible.

D'ailleurs, il est le privilège de tous les

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

hommes sans distinction de pays, de race et d'état, établissant entre eux une véritable fraternité, qui leur commande de s'honorer, de s'aimer, de s'aider mutuellement. La solidarité de grandeur sur-naturelle leur impose une certaine solidarité d'existence de l'ordre moral et matériel.

On ne saurait rejeter cette conclusion pratique. Aussi bien, si les hommes sont membres d'une seule et même famille, et cela est certain, il faut que les sentiments de la famille les animent les uns pour les autres. Et tous, en outre, doivent vivre de telle sorte, que par leur vie ils glorifient leur Père commun qui est aux cieux.

Cette glorification de Dieu est ordonnée dans toute la suite de l'Oraison Dominicale. Mais elle l'est d'une manière spéciale dans la demande : Que votre nom soit sanctifié. Elle va faire le sujet de cet entretien,

où nous considérerons d'abord en quoi consiste la sanctification du nom de Dieu; ensuite, combien sa pratique est un acte naturel et obligatoire; enfin, les avantages qu'elle assure à ceux qui s'en acquittent.

PREMIER POINT.

En quoi consiste la sanctification du nom de Dieu? et d'abord, qu'est-ce que le nom de Dieu?

Le nom de Dieu, c'est Dieu lui-même, son existence, ses attributs, ses œuvres, dont les principales sont la création et la rédemption, cause et but de toutes les autres. Le nom de Dieu, c'est sa présence en tous lieux; il est partout, il voit tout, il entend tout, nos pensées les plus intimes lui parlent, aucun fait ne lui échappe, il

n'y a pour lui ni ténèbres épaisses, ni solitude impénétrable.

« Où irai-je, Seigneur, dit le prophète, pour me dérober à votre Esprit? et où m'enfuirai-je devant votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans l'enfer, vous y êtes encore. Si je prends des ailes dès le matin, et si je vais demeurer aux extrémités de la terre, votre main même m'y conduira, et ce sera votre droite qui me soutiendra.

« Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront; mais la nuit même devient toute lumineuse pour me mettre à découvert dans mes plaisirs, parce que les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous, que la nuit est aussi claire que le jour, et que les ténèbres et la lumière ne sont qu'une même chose. »

• Le nom de Dieu, c'est son action souveraine dans le monde; rien n'arrive sans

sa volonté ou sa permission; le bien, il l'ordonne; le mal, il le défend; le bien, il le veut directement; le mal, il le tolère. Ayant donné à l'homme la liberté, il le laisse agir à son gré, s'étant réservé de lui demander un jour compte de tout ce qu'il aurait fait; si c'est le bien, pour l'en récompenser; si c'est le mal, pour l'en punir.

D'après cette définition du nom de Dieu, le sanctifier, c'est confesser son existence, ses perfections, l'ensemble et le détail de son action incessante; son gouvernement, qui s'étend à toutes choses; sa providence, qui est l'exercice de ses divers attributs; c'est le voir dans toutes les créatures, dans le brin d'herbe, dans le grain de sable, dans le parfum des fleurs, dans les richesses de la terre, dans la magnificence des eaux, dans les splendeurs du firmament, dans la vie, dans la santé,

dans la maladie, dans la mort, dans la paix, dans la guerre, dans la prospérité, dans les revers, dans la fortune, dans l'indigence, dans le travail, dans l'autorité, dans la sujétion, dans le savoir, dans la fermeté du caractère, dans la générosité du cœur, dans les clartés de l'intelligence, dans les intentions du génie, dans l'homme qu'il a tiré du néant, dans la famille qu'il a constituée, dans la société qu'il a organisée. En un mot, c'est voir Dieu en toutes choses et toujours.

Sanctifier le nom de Dieu, c'est donc communier par la pensée à ce qu'il est, à ce qu'il a fait, à ce qu'il opère; mais cette communion, qui est un acte de l'esprit, ne peut exister sans que le cœur s'embrace d'admiration et d'amour pour Dieu; sans que toutes les facultés, chacune en sa fonction, s'empressent de l'adorer, de le louer, de le bénir, de le

remercier, de l'implorer. C'est alors que son nom est vraiment sanctifié.

Le savant qui découvrit la loi de la gravitation et d'autres lois encore, sanctifiait le nom de Dieu, lorsque au milieu de ses profondes élucubrations, se sentant écrasé, pour ainsi dire, sous le poids de la présence de Dieu, qui lui apparaissait comme un grand œil ouvert, il éprouvait le besoin de se lever, de se prosterner et d'adorer. Le voyageur qui pénétra le mystère des hiéroglyphes, et montra d'une date récente, certain monument dont on se prévalait pour donner un démenti à la chronologie de Moïse, sanctifiait le nom de Dieu, lorsque, le soir, au milieu du désert, se trouvant entre deux mondes sans limites, l'un de lumière au-dessus de sa tête, l'autre de sable à ses pieds, il s'écriait : « Bonté, sagesse, puissance infinies, vous m'apparaissez à travers cette immensité ;

recevez l'hommage de mes ravissements et de ma dépendance absolue.» Elle sanctifie le nom de Dieu, la vieille femme de la campagne, qui, sous le faix d'une lourde charge, chemine en récitant le chapelet, qui s'agenouille pour dire l'*Angelus*, lorsque la cloche de l'église en sonne les heures, et qui, devant les terribles menaces de l'éclair, se couvre du signe de la croix. Il sanctifie le nom de Dieu, le jeune enfant qui joint ses mains, lève au ciel ses yeux limpides d'innocence, et demande au Seigneur de bénir son père et sa mère, de bénir le petit orphelin pauvre, de bénir la souffrance, la douleur, la misère, tous les affligés, tous les malheureux. Notre-Seigneur Jésus-Christ sanctifiait souvent comme homme le nom de Dieu. S'éloignant des foules, se séparant des apôtres, se retirant dans des endroits écartés et sur les montagnes,

prosterné la face contre terre, il rendait à la souveraine Majesté la gloire qui lui appartient : et avec quelle attention, quel recueillement, quel amour ! Les anges, qui en étaient témoins et qui le contemplaient en l'adorant, n'auraient pas été capables eux-mêmes de le dire !

A la suite de notre Sauveur, par son exemple, et à cause de la connaissance plus grande qu'il nous a donnée de *Celui qui est*, les adorateurs de Dieu en esprit et en vérité sont devenus nombreux. Il en est auxquels ce n'est pas assez de quelques instants pour l'élévation de leur âme vers lui, chaque jour ; il leur faut des heures. Ils savent se les ménager au sein de la solitude, ou bien malgré le commerce habituel avec leurs semblables. Cette sanctification du nom de Dieu, bien loin de rendre indifférent aux devoirs de la société et de la famille, comme on a osé le dire

quelquefois, les consacre au contraire et les fait remplir plus fidèlement. En toutes choses, et pour toutes choses, l'amour de soi-même, sans l'amour de Dieu, produit l'égoïsme, au lieu que l'amour de soi-même avec l'amour de Dieu enfante la charité. Les œuvres fondées et entretenues en faveur du prochain le témoignent hautement et d'une manière éclatante.

Considérons maintenant combien la sanctification du nom de Dieu, dont notre adorable Sauveur devait nous donner l'exemple, est un acte naturel et de rigoureuse obligation.

DEUXIÈME POINT.

Il est vrai de dire que toutes les créatures sanctifient le nom de Dieu : car toutes le glorifient selon l'ordre et dans la mesure

de leurs facultés. Elles acclament par le fait de leur existence seule, et par ce qu'elles ont de valeur, la souveraine Puissance et la Sagesse souveraine qui les a tirées du néant. Elles forment, réunies, un ensemble de merveilles nombreuses et diverses, du sein desquelles un hymne s'élève à la gloire de leur divin Auteur. C'est comme un concert de ravissante harmonie. L'homme a pour devoir naturel d'élever ce concert, de le conduire, et de l'animer par son intelligence et par son cœur. Les autres créatures ne savent ni ce qu'elles sont, ni ce qu'elles font. L'homme le sait, au contraire, c'est là ce qui constitue son immense supériorité. Par sa substance corporelle, il tient à la matière inerte, et par son esprit, il donne une âme aux hommages qu'elle rend au souverain Seigneur de tous les êtres.

On a déclaré que si l'on assistait au spec-

tacle de l'univers sortant de l'abîme du néant, le premier objet qui frapperait les regards ce serait un autel, et à l'autel l'homme rendant grâces à Dieu de l'avoir admis, ainsi que des créatures sans nombre, au bienfait de l'existence. Mais ce qui apparaîtrait au moment de la création doit apparaître toujours, puisqu'elle se perpétue à travers les âges, et que par là, l'homme est obligé de génération en génération, chaque jour, à chaque instant du jour, de bénir l'éternelle Majesté, et de sanctifier son nom.

Cet acte est si naturel, qu'il ne s'est jamais rencontré de peuple où il n'ait pas eu sa pratique officielle et publique.

Les nations les plus sauvages n'ont-elles pas, dans le passé comme dans le présent, des fêtes religieuses, des temples, des autels, des sacrifices, des victimes?

Au milieu de ces temples, auprès de ces

autels, n'ont-elles pas offert à Dieu des adorations, des supplications, des actions de grâces? Certaines de ces nations, sans doute, n'ayant pas été éclairées des lumières de la foi, sont assises dans les ténèbres de l'erreur, qui sont celles de la mort. Leurs croyances religieuses, civiles et politiques s'en trouvent altérées, et par suite ces nations souffrent dans leur vie individuelle, domestique, et sociale.

Qu'elles sanctifient le nom de Dieu d'une manière plus juste et plus légitime! Que leurs idées, mêlées d'erreurs sur l'Être des êtres, sur sa nature, sur ses œuvres, soient purifiées, et qu'elles reçoivent, avec ce bienfait, celui de la véritable civilisation dont il est la cause unique! Au milieu de nous existe une œuvre à jamais bénie, qui se propose de dispenser à l'Eglise les moyens matériels de porter la lumière de l'Évangile aux contrées qu'il n'a pas

encore éclairées, ou qui n'ont pas pu se maintenir dans la possession de sa lumière. Cette œuvre est celle de la Propagation de la Foi. O France ! à jamais et toujours l'instrument des grands actes de la miséricorde divine; c'est dans ton sein que cette œuvre est née; c'est dans ta charité qu'elle trouve ses principales ressources; c'est toi qui fournis, plus que tous les autres pays catholiques ensemble, les zélés apôtres qui vont, à travers des espaces immenses de terre et de mer, prêcher la bonne nouvelle de la Rédemption.

Une pauvre ouvrière, dans la seconde ville de l'Empire, — ce fait, Sire, mérite d'être signalé à la grandeur et à la générosité de vos pensées chrétiennes, — dit à quelques-unes de ses compagnes, gagnant à peine comme elle, par un travail opiniâtre, leur suffisance quotidienne :

« Si nous économisions chaque semaine cinq centimes, nous pourrions former une petite somme que nous mettrions à la disposition du missionnaire pour aider son dévouement, qui court tant de dangers, qui endure tant de privations et qui supporte tant de sacrifices. » La proposition est acceptée avec une grande joie; le grain de sénevé est jeté en terre, et bientôt apparaît l'arbre magnifique de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Il n'est pas un chrétien qui ne se fasse un honneur et une félicité de participer au bien qu'elle accomplit, et aux grâces spirituelles dont l'Eglise l'a comblée.

La pratique universelle de la sanctification du nom de Dieu nous dit combien elle est ordonnée à l'homme par sa raison, et réclamée par sa nature. Il aspire à s'unir à l'existence infinie. Tout ce qui est borné le fatigue, l'épuise, sans le satisfaire; de

toute la force de ses instincts et de ses besoins, il réclame Dieu : de cette sorte, il faut qu'il le sanctifie ou qu'il le nie, qu'il dise : Il n'y a pas de Dieu, ou : Tout est Dieu, ce qui revient au même.

Mais, est-ce donc qu'il y a des athées, de ces hommes qui s'efforcent vainement d'expliquer sans Dieu l'univers, son existence et son admirable législation; des hommes qui, pour ne pas vouloir supporter quelques difficultés d'une solution satisfaisante, se jettent dans des difficultés nombreuses et inextricables; de ces hommes, dont Bossuet a dit que leur rencontre devrait être estimée une calamité publique? Aussi bien, ils dépouillent toute chose de sa raison d'existence, le pouvoir, la sujétion, l'équité, le dévouement. Ils ôtent à la société son âme, ils la privent de la conscience qui est sa seule garantie, et la livrent aux chances de la force maté-

rielle. Avec ces hommes, le crime est sans remords, la douleur sans consolation, la vertu sans récompense, le malheur sans espoir, le travail sans soutien; et il reste au génie, pour s'inspirer, le néant seul, au-dessus duquel il ne peut entonner que l'hymne de la mort.

Mais, encore une fois, y a-t-il des athées? cet égarement ne semble-t-il pas impossible? Comment, en effet, ne pas reconnaître dans l'existence passagère, épanouie sous nos yeux, une cause première, l'Existence immuable. Chaque page, chaque ligne, chaque mot du livre splendide des choses créées, acclament un Etre suprême, ses perfections et ses œuvres, et commande la glorification et la sanctification de son nom.

Mais s'il est, ce semble, au-dessus des forces de l'homme de dire dans son esprit : Il n'y a point de Dieu, et si les

athées par principe n'existent pas, il en est qui le sont par conduite, et le nombre n'en est que trop grand. Ce sont tous les hommes qui ne pensent pas plus à Dieu que s'il n'existait pas, que s'ils n'avaient rien reçu, rien à recevoir de lui ; qui ne le prient jamais ou que bien rarement ; qui ne prononcent son nom qu'en blasphémant ; qui ne paraissent dans ses temples que lorsqu'ils y sont forcés par des positions officielles, et par des convenances sociales, pour s'unir aux douleurs d'une famille qui pleure l'un de ses membres, ou pour s'unir à ses joies d'une alliance conjugale qui se forme dans son sein.

Ne soyons pas de ces hommes inconséquents qui croient, mais qui ne pratiquent pas. Sanctifions le nom de Dieu ; élevons vers lui notre âme dès le matin, lorsque le sentiment de l'existence se réveille en nous, et le soir, avant qu'il se perde dans

le sommeil. Entre ces deux moments, que la pensée de Dieu redevienne présente à notre esprit ; qu'elle nous éclaire, nous fortifie, nous anime au milieu de nos occupations multipliées ; qu'elle nous fasse communier à sa majesté suprême pour l'adorer, à sa bonté pour la remercier, à sa sagesse pour l'exalter, à sa justice pour la craindre, à sa miséricorde pour l'implorer, à son omniprésence pour la respecter.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! disaient les anges à la naissance du Rédempteur. C'est comme s'ils eussent dit : Sanctifiez le nom de Dieu. Aussi bien sa gloire essentielle, il la tire de lui-même, de son infinie beauté, de sa perfection.

Mais il y a sa gloire par ses créatures, par les qualités plus ou moins grandes dont il les a dotées, en les faisant participer à la vie à un degré plus ou moins élevé. Elles

sont, comme dit S. Augustin, sa réverbération, par conséquent sa glorification. Tous les phénomènes qu'elles produisent, conformément à leur fin, et selon les forces de leur nature, lui rendent gloire également. Cette gloire est d'autant plus belle de la part de l'homme, qu'en la rendant à Dieu, il se montre vraiment son image, le chef-d'œuvre de ses mains, l'objet de ses complaisances particulières.

Ces pensées vont être éclairées et complétées par la considération qui nous reste à faire, des effets de la sanctification du nom de Dieu dans ceux qui la pratiquent.

TROISIÈME POINT.

La sanctification du nom de Dieu élève l'homme et l'ennoblit; elle le grandit dans

son entendement, dans sa conscience, dans sa volonté; elle le fait créature vraiment raisonnable, elle le fait créature divine, s'il est possible et, autant qu'il est possible d'unir le Créateur à la créature. Sans doute, la sanctification du nom de Dieu n'ajoute rien à la taille corporelle de l'homme, selon le langage de Notre-Seigneur; mais elle ajoute à sa taille morale, et sous ce rapport, elle l'accroît au point qu'il est permis d'affirmer qu'il atteint la hauteur des cieux. En un mot, et encore une fois, par la pratique de la sanctification du nom de Dieu, l'homme devient créature divine.

Comment cela? Renouvez-nous votre attention, le sujet en vaut la peine. Qui doute de l'influence des êtres et des choses sur nos dispositions? Qui doute qu'ils ne s'emparent de nous, qu'ils ne nous pénètrent assez vite, dans la mesure de la force

qu'ils possèdent, ou de la concession que nous leur faisons de nous-mêmes ? Est-ce que les milieux matériels sains ou viciés où nous nous trouvons, ne sont pas utiles ou nuisibles à notre santé du corps ? N'en est-il pas de même pour la santé de nos âmes ? N'est-elle pas affaiblie ou fortifiée selon la nature des milieux de l'ordre moral que nous pratiquons ? N'est-il pas avoué par tous et, sans conteste, que les existences que nous fréquentons nous font à leur image, comme nous les faisons à la nôtre, selon la puissance plus ou moins grande que nous exerçons les uns sur les autres ? Est-ce que le savant, lorsqu'on est en relation avec lui, ne fait pas entrer en participation de sa science ? Cela n'est-il pas aussi vrai, plus vrai même pour la conduite, soit de la part du dérèglement, soit de la part de la vertu ? On ne pourrait le mettre en question, la sagesse des

nations l'ayant proclamé ; écoutez son axiome : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

Les effets de la sanctification du nom de Dieu doivent nous apparaître visibles maintenant. Qu'est-elle en réalité ? la fréquentation de Dieu, fréquentation plus ou moins attentive, plus ou moins ardente, plus ou moins habituelle. Par sa pratique, on participe de Dieu : il nous pénètre, il nous éclaire, il nous embrase, il nous transforme, il nous tire des bassesses de la vie, il nous fait monter et marcher sur les cimes. Alors nous ne sommes pas, ou nous ne sommes plus de la race des petits, des fragiles, des esclaves des passions : nous sommes de la race des forts, des vaillants, des géants, des saints. Maîtres de nous-mêmes et de nos appétits sensuels, nous sommes maîtres de toutes choses, nous dominons les

événements ; ils s'agitent, ils se pressent autour de nous : ils ne sauraient nous asservir ; ni la satisfaction ne nous noie dans ses ivresses, ni le mécompte dans ses amertumes.

Unis à Dieu, il nous communique, autant que nous pouvons la recevoir, sa nature ; notre cœur est en haut : *Sursum corda!* Rien de ce qui est faible, vulgaire, commun, ne se mêle à nos actions. En toutes apparaissent l'ordre, la dignité, la splendeur : vivant rapprochés du soleil, nous en réfléchissons la lumière. Si l'épreuve douloureuse qui est inévitable ici-bas nous visite, nous avons le courage, la patience, la résignation qui nous sont nécessaires pour nous élever au niveau de l'épreuve ; nous sommes plus forts qu'elle ; quand elle nous briserait, ce serait sans vaincre notre âme. La victoire n'est pas moins assurée contre les aveu-

gements de l'ambition, de la cupidité, de la luxure, par la sanctification du nom de Dieu ; s'y montrer fidèle, c'est se garantir de ces lamentables égarements. Que ne la pratiquaient-ils, ces deux jeunes gens qui osèrent, en nos jours, se jeter vivants entre les bras de la mort en disant : « Nous manquions d'air, nous avons fermé les ailes ! » Ils n'auraient pas donné ce scandale, et commis sur eux-mêmes ce criminel attentat ! L'air ne leur aurait jamais manqué ; c'est pur et abondant qu'ils l'auraient respiré dans l'élément même de la nature humaine, en Dieu, dans la souveraine vérité et la souveraine beauté.

Notre Père qui êtes aux cieux, sanctifier votre nom n'est pas seulement pour nous un devoir, c'est un besoin. Notre nature vous appelle, elle vous cherche sans cesse, parce que vous êtes notre fin en même temps que notre principe. Nous vivons

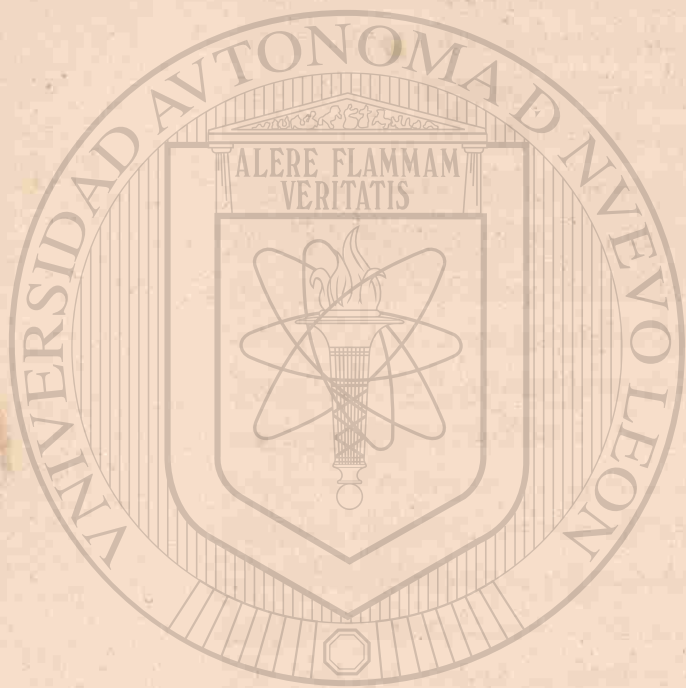
attachés à vous, en y pensant ou à notre insu, comme toujours est attachée au soleil la plante qui en porte le nom. C'est vous et toujours vous que nous réclamons des diverses créatures auxquelles nous nous adressons pour la satisfaction de nos désirs; mais comme elles ne la contiennent pas, elles ne sauraient nous la fournir. Aussi ne produisent-elles en nous que de l'agitation. Cette agitation croît; elle devient quelquefois une crise violente, une tempête qui trouble, tourmente, bouleverse nos facultés. Le calme, la paix, la dignité de soi-même, les joies sans mélange, le sentiment du bien-être réel, c'est vous qui les donnez, et dans la mesure où l'on s'unit à vous, par d'attentives contemplations au milieu desquelles on vous voit, on vous adore, on vous remercie, on vous glorifie en toutes choses et pour toutes choses. Les émotions que l'on

éprouve alors sont comparables à celles de S. Pierre au Thabor, quand il s'écriait: Nous sommes bien ici, demeurons-y! En effet, c'est un commencement de votre possession, un commencement du ciel où l'on vous possède pleinement. Que votre nom soit sanctifié, notre Père qui êtes aux cieux!

Amen!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ORAISON DOMINICALE.

III
LE RÉGNE DE DIEU.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

008565



III

LE RÈGNE DE DIEU.

Adveniat regnum tuum.

Que votre règne arrive.

SIRE,

S'il est une vérité que la raison de l'homme et sa conscience proclament, c'est bien celle de l'obligation absolue pour lui d'être en relations formelles et fréquentes avec la souveraine Majesté qui l'a tiré du néant.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS⁸

Jamais on ne concevra que l'homme, objet des attentions de Dieu qui lui a donné l'existence et qui la lui conserve, puisse vivre sans le remercier, sans le bénir et sans le glorifier.

Il n'y a que l'aveugle, que l'Écriture sainte appelle insensé, parce qu'il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, qui soit en droit, droit faux et sacrilège, de ne pas sanctifier le nom de Dieu, et de ne pas lui offrir l'hommage de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il fait.

Lorsqu'on confesse un Être suprême, souverain créateur et conservateur de toutes choses, aussitôt se dresse l'obligation des rapports habituels avec lui, avec son existence, avec ses adorables attributs, avec sa providence qui est l'exercice de ces mêmes attributs, avec sa présence en tous temps et en tous lieux, avec son action incessante et universelle.

Il n'est pas moins évident qu'il doit régner en nous ; et ce règne, il faut l'appeler de toute l'ardeur de nos désirs, de toute l'énergie de nos aspirations.

Que votre règne arrive !

Mais ce règne, qu'est-il ? Nous le considérerons sous deux aspects principaux : le règne de Dieu avec nous ici-bas, par sa grâce ; le règne de Dieu, ou Dieu avec nous dans sa gloire, après cette terre.

PREMIER POINT.

Donnons d'abord notre attention au règne de Dieu en nous par sa grâce. Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait cette déclaration solennelle : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et le Père et moi, nous viendrons en lui, et en lui nous ferons notre demeure. C'est bien

alors que le règne de Dieu nous est arrivé. Mais pour pratiquer les commandements de Notre-Seigneur et pour nous maintenir dans cette pratique, son secours ou sa grâce nous est nécessaire, et nous le lui demandons en disant : Que votre règne arrive !

Il n'est pas douteux que pour nous établir dans l'ordre moral et y rester, nous ayons besoin de l'assistance d'en haut; l'Écriture sainte l'atteste à chaque page, où se trouvent de nombreuses prières par lesquelles nous la demandons. Le livre des Psaumes en est une continuelle. Le Prophète royal, et dans sa personne l'humanité tout entière, sollicite avec ardeur et avec confiance, quelquefois avec des gémissements, et même avec des cris de détresse, l'intervention de Dieu pour garder la fidélité à ses ordres. S. Paul, le merveilleux docteur de la grâce, qui en

a révélé la nature, la nécessité, les divers effets, termine toutes les lettres qu'il écrit aux fidèles en leur souhaitant la grâce de Dieu, et la communication du Saint-Esprit. Parlant de lui-même et disant qu'il avait été le persécuteur de l'Église, dont il était devenu un vase d'élection, il ajoutait : « Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. »

Mais d'où vient cette nécessité de la grâce pour l'accomplissement du devoir? Elle vient de l'impuissance où nous sommes, avec nos ressources naturelles, de pratiquer la vertu et même de le vouloir. Triste suite de la perturbation primitive! Depuis ce moment fatal, et à jamais déplorable, il y a en nous deux courants : l'un qui nous porte vers Dieu qui est notre fin, et l'autre, vers les créatures qui ne sont pas notre fin.

Notre intérieur est donc un champ de

bataille où luttent entre elles deux forces contraires : l'une de vie pour nous unir à Dieu, et l'autre de mort pour nous en séparer. Les choses sont identiques au sujet de notre corps ; en lui se trouvent deux éléments : l'un de vie, l'autre de mort ; selon celui des deux qui l'emporte, c'est la santé ou la maladie ; mais enfin tôt ou tard nous succombons sous le principe de mort : ce que nous n'avons pas à craindre pour l'existence morale, ou le règne de Dieu dans nos âmes. Si nous le voulons, jamais le principe de mort ne nous blessera ; à plus forte raison ne nous fera-t-il pas mourir. Oui, si nous le voulons, l'immortalité dans le bien nous est assurée.

Mais la lutte n'en subsiste pas moins réelle et inévitable. Les deux forces n'en sont pas moins aux prises l'une avec l'autre, se disputant l'empire de notre cœur, comme deux hommes qui s'étrei-

gnent. Quand l'un des poètes qui ont tant illustré notre langue exprimait en vers harmonieux à Louis XIV cette lutte, ces deux forces, ces deux hommes, le monarque répondait : « Hélas ! je ne les connais que trop, ces deux hommes ! » Et lui qui disait : « L'Etat, c'est moi, » permettait à Bossuet de lui adresser du haut de la chaire, avec le respect qui est, en toute circonstance, le droit de l'autorité, ces belles paroles : « Après toutes vos victoires, il vous reste un ennemi à vaincre, vous-même. »

N'est-ce pas à cause de cette lutte violente que la sagesse antique disait : Je vois le bien, je l'approuve, je le veux ; et pourtant le mal m'entraîne ? N'est-ce pas à cause et au milieu de cette lutte que l'apôtre S. Paul se plaignait des malignes obsessions et demandait à Dieu d'en être délivré ? Il lui fut répondu du haut du ciel : « Ma grâce te suffit, combats. »

Mais quelle est l'opération de la grâce en nous? Elle nous éclaire, elle nous sollicite, elle nous détermine : elle éclaire notre esprit, elle sollicite notre cœur, elle détermine notre volonté. Pour bien saisir cette opération, il faut considérer la génération de nos actes : chacun de ces actes est le fait de la volonté, mais il est conçu par le cœur sous la fécondité de l'esprit. C'est pour cette raison que l'on dit : Voir c'est faire. Comment cela? N'est-il pas certain que nous n'agissons que dans le but de notre félicité? par conséquent, avant de faire une action et pour la faire, il faut que l'esprit voie qu'elle nous donnera du bien-être; lorsqu'il l'a reconnu, le cœur, qui veut le bien-être, aime cette action, il la réclame, et alors la volonté la produit. Sans doute l'esprit se trompe quelquefois, il voit faussement, et le cœur se trouve égaré; mais il n'en séduit pas moins avec

une entière bonne foi, sous l'impression du bonheur qui lui apparaît, la volonté chargée d'exécuter.

Il est facile maintenant de saisir l'opération de la grâce. Elle éclaire l'esprit; sous cette clarté, il voit les choses telles qu'elles sont réellement : le vice avec sa laideur et ses funestes suites, la vertu avec sa beauté et ses salutaires effets; l'un et l'autre, avec leur portée heureuse ou malheureuse pour nous. Et, comme nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes pour préférer ce qui doit nous nuire, nous concluons qu'il faut faire l'acte qui est beau et qui est bon. De cette sorte, la vertu se pratique, le principe de vie triomphe, le règne de Dieu est advenu.

Il importe de remarquer que la grâce, si puissante qu'elle soit, ne violente ni l'esprit, ni le cœur, ni la volonté. Elle les laisse en possession d'eux-mêmes; son ac-

tion n'anéantit pas leur liberté. La preuve, c'est que nous ne sommes pas toujours fidèles à la grâce; bien souvent, au contraire, pour une cause ou pour une autre, nous lui résistons. Ce qui faisait dire à S. Philippe de Néri ces touchantes paroles pleines de foi et de piété : « Défiez-vous de moi, Seigneur; car je pourrais bien vous échapper. » Et qui donc n'a pas échappé à Dieu? Ils lui échappèrent, nos premiers parents qui étaient dans de bien meilleures conditions de vie morale que nous. Notre propre histoire montre en ce moment à chacun de nous, les fois si nombreuses où il a échappé à Dieu; comment, et jusqu'à quel point. Seigneur, défiez-vous de nous!

Cette parole est une vive prière. Aussi bien, c'est par la prière et par les sacrements que la grâce nous est donnée. Dieu ne la refuse à aucune de ses créatures,

encore que nous n'y ayons pas droit par des mérites personnels, puisque, sans elle, nous ne saurions mériter. Il la dispense à tous; et voilà pourquoi ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre divin, qui ne pratiquent pas la vertu, sont mal venus à dire, comme ils le font généralement, qu'ils n'ont pu vaincre leurs passions, que la nature a été plus forte que leur volonté. Le moyen de pouvoir, lorsqu'ils ne demandent jamais à Dieu l'assistance de sa grâce, lorsqu'ils ne prient pas, ou qu'ils prient faiblement avec l'intention, on serait tenté de le croire, de ne pas être exaucés!

La grande misère de l'homme, c'est de s'imaginer qu'il se suffit pour la pratique du devoir; cette misère l'égare et l'entraîne au désordre. Quand il s'y trouve précipité, il dit, autre misère, qu'il ne peut pas s'en retirer. Oui, sans la grâce il

ne peut pas remonter au bien, comme il ne pouvait pas sans elle y persévérer. Mais avec la grâce, il est puissant pour ne pas faillir, puissant pour se relever après avoir failli. Qu'il la demande donc avec le sentiment de sa faiblesse, et avec celui de la plus grande confiance!

Certes, il est bien permis à Dieu de ne nous donner son assistance qu'autant qu'elle lui sera demandée. L'homme est un prodigue; il a mal usé des dons qui lui avaient été faits d'abord si brillants et si précieux. A cause de cela, placé pour ainsi dire en tutelle, il faut qu'il sollicite de Dieu le secours dont il a besoin pour sa conduite morale. Il faut que chaque jour, et à plusieurs reprises, il crie sa pauvreté, qu'il crie ses impuissances, qu'il crie son aveuglement, ses penchants mauvais, ses découragements, ses passions; qu'il crie leurs victoires, ses défaites et l'esclavage

où elles l'ont réduit; qu'il crie son affranchissement et sa délivrance.

Prions et nous pourrons, prions beaucoup et nous pourrons beaucoup, prions toujours et toujours nous pourrons, et toujours nous vaincrons. Et nous aurons le règne de Dieu avec nous par sa grâce ici-bas, et ensuite le règne de Dieu avec nous dans sa gloire.

Que votre règne arrive!

SECOND POINT.

Nous portons en nous-mêmes le sentiment profond et ardent de notre règne avec Dieu dans sa gloire. Ce règne sera pour nous la vie véritable, et nous l'aurons par la claire vue de Dieu.

Oui, nous avons au dedans de nous-mêmes la conscience de notre immortalité. L'Apôtre dit que nous sommes actuel-

lement un commencement de créature; or, tout ce qui est commencé appelle et réclame son achèvement. Si Dieu nous a donné ces impressions de notre survi-

vance, c'est parce qu'il nous y destinait. Sans doute, il ne doit rien, en thèse générale, à sa créature; mais en hypothèse ou en fait, il lui doit ce qu'il lui a promis; or, c'est nous promettre un bien que de nous en faire sentir le besoin. C'est une faim qui veut être rassasiée, c'est une soif qui veut être étanchée, c'est une aspiration qui veut être satisfaite.

D'où nous vient l'inexorable ennui qui est tout le fond de notre nature, comme parle Bossuet, si ce n'est de l'attente où nous sommes du règne de Dieu? S. Augustin dit : « Créé pour vous, Seigneur, notre cœur sera inquiet et tourmenté jusqu'à ce que nous nous reposions en vous. » Il nous arrive à tous d'être assez souvent

sous le poids de lourds accablancements, et quand on nous en demande la raison, nous répondons : Je ne sais pas. Ah! la raison! elle est bien simple, nous avons le mal du pays, le mal du règne de Dieu. Ce sont principalement les existences qui s'agitent au milieu des fêtes, des plaisirs, des enivrements de toutes sortes, qui font retentir cette plainte douloureuse : Je suis fatigué sans savoir pourquoi. Tant il est vrai que ni l'œil, ni l'oreille, ni le cœur ne se rassasient, l'œil, de ce qu'il voit, l'oreille, de ce qu'elle entend, le cœur, de ce qu'il goûte.

Toutes nos jouissances présentes ne font qu'effleurer notre nature. Plus nous les recherchons et en usons, plus elles nous deviennent insipides et lassantes. C'est pour nous reposer de l'une que nous nous livrons à une autre; mais celle-ci, non moins que la précédente, est absolument

incapable de nous procurer le bien-être en la mesure où nous l'appelons de tous nos vœux. Un Roi, d'une existence magnifique sous tous les rapports, dont la sagesse était admirée au loin, et qui avait bu à la coupe de tous les plaisirs, disait : « Vanité des vanités, tout est vanité, à l'exception des joies de la conscience. »

Aussi, notre condition d'aujourd'hui, qu'est-elle? une suite de vains désirs, de tristes mécomptes, et d'éphémères sensations. Nous sommes un vaste abîme que rien ne peut combler. Voilà pourquoi la Sagesse, que nous n'écoutons pas, nous conseille de désirer peu, et ce peu, de le désirer encore peu.

Mais la plénitude de désirs aura sa plénitude de satisfaction. Dieu ne les a pas mis en nous pour nous abuser; nous serons entièrement rassasiés. La mission de Notre-Seigneur a pour but de nous faire

mériter ce rassasiement, et de nous y faire parvenir. Il lui donnait le nom de vie; aussi bien il sera pour nous la vie véritable. Que votre règne arrive!

Qu'est-ce que la véritable vie? C'est la vie exempte de tout mal et en possession de tout bien; c'est la vie qui n'est pas ravagée par la maladie, par l'infirmité, par la douleur; c'est la vie qui n'est pas accablée par le travail, par les projets sans fin, par les entreprises continuellement renouvelées et souvent infécondes; c'est la vie qui n'est pas dévorée par les soucis, par les angoisses, par les regrets; c'est la vie qui n'est pas abusée par les apparences, par les illusions, par les erreurs; c'est la vie qui n'est pas épuisée par les revers, par les mécomptes, par les déceptions; c'est la vie qui n'est pas agitée, tourmentée, tyrannisée par les passions, par leurs exigences, par la misère et le néant de leur satisfac-

tion, et qui n'est pas flagellée par le remords; c'est la vie qui jamais ne s'altère, jamais ne s'affaiblit, jamais ne vieillit; c'est la vie qui ne meurt pas, qui ne voit pas mourir, qui n'adresse pas de suprêmes adieux, qui n'en reçoit pas, qui ne subit pas de cruelles séparations, qui ne pleure pas sur des tombes remplies d'elle-même, de ses plus vives et plus légitimes affections.

D'autre part, c'est la vie en possession de tout bien. Elle jouit pleinement de la vérité qui éclaire d'un jour lumineux son esprit, qui donne à son cœur de suaves, de profondes émotions, à sa liberté le repos du port après les traversées orageuses. Tous les voiles sont tombés pour la vie parfaite, les vastes horizons se montrent, les réalités apparaissent splendidement, comme les astres au firmament dans une belle nuit. La soif de connaître, la soif d'aimer,

s'abreuvent à la source même du bien et du beau contemplés dans leur essence. Tout est ordre, tout est vertu, tout est justice, tout est fête, tout est harmonie et accord, tout est satiété, et satiété insatiable. La nature humaine, qui se gâta si vite et si déplorablement, est restaurée dans toutes ses facultés. Elle est bien plus magnifique qu'à l'heure de sa création jusqu'à celle de son égarement. Alors elle n'était pas achevée, elle l'est au règne de Dieu; et, si merveilleux que vous supposiez son état, il est sans mesure au-dessus de votre conception. Ecoutez S. Paul : L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur n'a jamais senti ce qui se voit, ce qui s'entend, ce qui se ressent dans ce règne. C'est plus que l'idéal réalisé. Un fleuve de sainte volupté se verse, à flots abondants, dans le cœur des bienheureux, et avec une telle force, qu'ils en

mourraient s'ils étaient encore mortels.

Cette délivrance, cette possession, cette véritable vie, est donnée par la claire vue de Dieu. Nous le voyons maintenant dans notre raison, dans les ouvrages de ses mains, dans les paroles de la sainte Ecriture, en énigme, comme dans un miroir : c'est S. Paul qui parle. Mais en sa gloire, on voit Dieu face à face, tel qu'il est ; c'est S. Jean et encore S. Paul qui le déclarent. S. Grégoire de Nazianze, qui a si bien défini nos agitations d'ici-bas en les appelant le rêve de gens éveillés, répondait aux fidèles qui lui disaient : « Père, apprenez-nous ce que c'est que notre règne avec Dieu dans sa gloire. — C'est un Dieu uni à des dieux. » Il est Dieu par nature et nous fera dieux par la claire vue de sa face. Combien doit être vive, combien doit être profonde, l'impression que l'on éprouve lorsque, à la sortie de ce monde, on se

trouve en présence de l'Etre parfait, de l'Etre infini, en présence de Dieu. S. Augustin disait : « La véritable vie est en vous, elle est donnée par votre contemplation, mais pour vous voir, il faut mourir ; eh bien ! je veux mourir pour vous voir et pour vivre. »

Elles ne sont pas semblables à des eaux courantes qui ne remontent pas vers leur source, nos années ; elles s'écoulent sans doute, mais elles nous portent à l'océan de vie, d'amour et de lumière. Nos jours tombent les uns sur les autres, comme les grains de sable de l'horloge qui marque les heures ; mais ces jours ne tombent que pour se renouveler et ne plus tomber. Nous recevons le dernier soupir des êtres que nous chérissons, nous les perdons ; à notre tour, nous serons perdus tôt ou tard pour nos parents, pour nos amis, mais nous nous retrouverons pour ne jamais

plus nous séparer. Que votre règne arrive ! Ici, l'espoir et le désir; aux cieus, la possession et la jouissance. Ici, le péristyle et le prélude ; aux cieus, le palais et le chant. Ici, la lutte et les épreuves; aux cieus, la récompense et le repos. Ici, l'aperçu et les pâles clartés; aux cieus, la grande lumière et la contemplation. Ici, les douleurs, les séparations inévitables; aux cieus, les délices, les éternelles réunions. Ici, les choses créées; aux cieus, le Créateur.

Notre Père qui êtes aux cieus, régnez en nous par votre grâce. Que ses touches vives et efficaces fassent disparaître de nos âmes tout ce qui nous défigure à vos yeux. Que nous soyons vos images, vraiment vos images ! Si nous ne le sommes pas, que nous le devenions ! Si nous le sommes, que nous ne cessions pas de l'être, croissant chaque jour en ressemblance avec vous ! Sans doute, sur cette terre, nous ne

pouvons être que des images ébauchées ; mais l'ébauche s'achèvera : ce sera quand nous vous verrons sans voile et sans nuage. Alors ce sera la perfection de l'esprit, la perfection du cœur, et la perfection aussi du corps après sa résurrection. Alors ce sera le rassasiement entier, la félicité consommée ; ce sera la vie. Voilà notre espérance !

Elle est vive, profonde, ardente dans notre sein, comme elle l'était dans celui du patriarche Job, qui disait : « Mon Rédempteur est vivant, un jour je le verrai des yeux de ma chair. » Oh ! que cette espérance soit une source de consolations, un foyer de lumière pour le malheureux ! Qu'il boive à cette source, qu'il contemple cette lumière pour porter plus noblement le fardeau de sa peine.

Que votre règne arrive ! Notre Père qui êtes aux cieus, nous vous demandons le

règne de votre grâce, et ensuite celui de votre gloire, pour les augustes Majestés ici présentes, si religieusement attentives et recueillies à la parole de vos enseignements; nous vous demandons ensuite que ce double règne soit le partage de ce jeune Prince que vous destinez à être à son tour, oh! le plus tard possible, la fortune de la France. Amen.

ORAISON DOMINICALE.

IV

LA VOLONTÉ DE DIEU

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

règne de votre grâce, et ensuite celui de votre gloire, pour les augustes Majestés ici présentes, si religieusement attentives et recueillies à la parole de vos enseignements; nous vous demandons ensuite que ce double règne soit le partage de ce jeune Prince que vous destinez à être à son tour, oh! le plus tard possible, la fortune de la France. Amen.

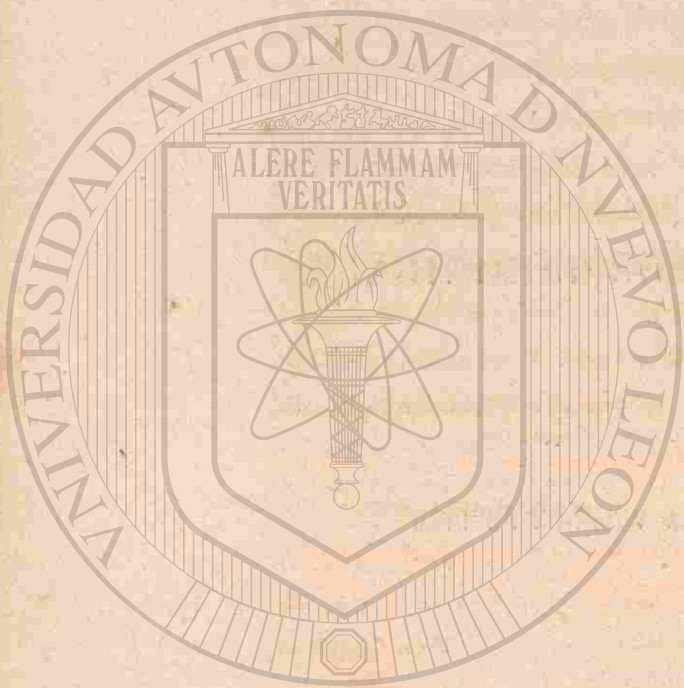
ORAISON DOMINICALE.

IV

LA VOLONTÉ DE DIEU

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IV

LA VOLONTÉ DE DIEU.

*Fiat voluntas tua sicut in caelo
et in terra.*

Que votre volonté soit faite sur
la terre comme au ciel.

SIRE,

Nous sommes des étrangers et des voya-
geurs ici-bas, dit l'apôtre S. Paul. Nous
campons sous des tentes, ou plus simples
ou plus magnifiques, que l'on dresse le soir,
et qu'on enlève le matin ; si peu d'espace

se mesure entre le berceau et le tombeau !
si peu de jours se comptent entre le premier
et le dernier de l'existence la plus longue !

Mais nous avons une demeure éternelle,
où nous nous rendons tous successive-
ment, et cette demeure c'est Dieu con-
templé sans voile, sans intermédiaire,
face à face, tel qu'il est, nous faisant par-
ticiper à sa béatitude infinie. « Nous irons
dans la maison du Seigneur, » disait le
Prophète; or, la maison du Seigneur, c'est
le Seigneur lui-même.

Toutefois, nous ne pourrons régner avec
Dieu dans sa gloire qu'autant qu'il aura
régné sur nous par sa grâce en ce monde.
Elle nous éclaire, elle nous excite, elle
nous porte à pratiquer ce qui est bien, à
éviter ce qui est mal, en un mot, à faire la
volonté de Dieu, volonté qui est la seule
voie qui conduise au ciel : Que votre vo-
lonté soit faite !

Sans doute il nous arrive, et trop sou-
vent, de nous frayer d'autres voies et d'y
marcher en faisant nos volontés. Mais il
faut nous hâter de sortir de ces voies qui
deviennent d'autant plus funestes qu'on
les suit plus longtemps. Hé ! quel serait
notre sort si nous venions à y mourir ? La
perte du règne de Dieu dans sa gloire, et
au lieu de ce règne, la souffrance sans
mesure et sans fin. Que votre volonté soit
faite ! Cette demande de l'Oraison domini-
cale sera le sujet de notre présent entre-
tien. Considérons d'abord que nous devons
faire la volonté de Dieu ; voyons ensuite
où se trouve le texte de cette volonté ;
enfin regardons un instant à ses princi-
pales obligations.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, il est bien naturel que nous fassions la volonté de Dieu. C'est un devoir pour nous, et par conséquent c'est notre intérêt. Car le devoir et l'intérêt ne font qu'un; si l'on peut les distinguer, on ne peut pas les séparer. Qui dit devoir, dit la cause du bonheur, et qui dit bonheur ou intérêt, dit l'effet du devoir.

Mais Dieu veut-il quelque chose de l'homme? Autant vaudrait demander: Dieu est-il sage? Quand il tire un être du néant, il le crée pour une fin, et il lui donne des facultés correspondantes à cette fin, de manière qu'il puisse l'atteindre. Or, il est de toute évidence que Dieu règle en même temps l'emploi de ces facultés. Eh bien! ce règlement est la volonté de Dieu sur cet être, ou la loi qui le gouvernera.

Toutes les créatures ont leur législation

particulière, le brin d'herbe, le grain de sable, non moins que le soleil et les autres astres du firmament, non moins que la terre, l'air, l'eau, le feu, non moins que les êtres de l'ordre inerte, de l'ordre végétal, de l'ordre instinctif, et de l'ordre intelligent. Les êtres inanimés suivent invariablement la voie qui leur a été tracée, jamais ils ne sortent de l'orbite où ils gravitent, ils sont invinciblement attachés aux phénomènes de leur destination. C'est pour cela que l'on prévoit toutes les phases de leur marche, et qu'il est facile de les prédire. Par ce qu'ils ont accompli, on sait ce qu'ils accompliront. Ils sont toujours semblables à eux-mêmes. La mer, par exemple, respecte toujours, au milieu de ses emportements furieux, la limite que le doigt de Dieu lui a marquée. Elle brise ses flots là où la souveraine majesté lui a ordonné de s'arrêter.

Il en est tout autrement de l'homme. Dieu, qui l'a fait à son image, lui a donné la liberté ; s'il ne lui est pas permis de faire tout ce qu'il peut, il n'en est pas moins vrai qu'il peut tout faire. Il est libre, jusqu'à blasphémer son auteur, jusqu'à introduire, au milieu du concert de toutes les créatures qui acclament et bénissent la Cause adorable de leur existence, des notes discordantes ; et pendant que toutes les créatures disent, selon la parole des livres saints : Nous voilà, que votre volonté soit faite ; Lui a la faculté de dire, c'est le mot du prophète Isaïe : *Non serviam*. Je ne servirai pas, je vivrai comme je l'entends, je suivrai les penchants de ma nature ; les impossibilités seules m'arrêteront.

La raison, non moins que la foi, proteste contre cette insubordination ; elle proteste au nom du devoir, au nom de notre intérêt. Au nom du devoir, oserions-

nous en douter ? Voudrions-nous donc être indépendants comme si nous nous étions faits nous-mêmes ? Mais Dieu ne l'est pas : il dépend de lui, il dépend de sa perfection qui l'obligeait de donner des lois à l'homme quand il le créa, qui l'oblige d'en exiger la pratique et qui nous oblige à les pratiquer. L'intérêt n'est pas moins manifeste dans cette protestation. En quoi consiste-t-il ? dans notre bien-être, n'est-ce pas ? Mais où est la condition de notre bien-être ? évidemment dans la volonté de Dieu. Développons cette assertion. N'est-il pas vrai que Dieu est bon ? n'est-il pas vrai qu'en nous créant, il s'est proposé de nous faire heureux ? Alors il est vrai que sa pensée sur nous est la cause ou la raison de notre félicité ; mais où est cette pensée ? où est-elle exprimée ? évidemment encore dans la volonté de Dieu, dans celle qu'il nous ordonne de faire.

Parlez-nous en cette importante matière, divin Sauveur ! Ecoutez : « Prenez mon joug sur vous et vous donnerez le repos à vos âmes ; mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Le joug est la volonté de Dieu ; le repos de l'âme c'est la félicité. Mais n'est-ce pas une contradiction ? le joug, n'est-ce pas l'assujettissement ? Or, la félicité n'en veut pas ; il lui faut la liberté ! Vous avez mille fois raison, la liberté ! Cependant il y a la liberté vraie et la liberté fausse ; la liberté vraie est celle qui fait ce qu'elle doit ; et la liberté fausse est celle qui fait ce qu'elle ne doit pas. Eh bien ! la liberté vraie se fortifie, acquiert de nouvelles énergies par ce qu'elle opère ; la liberté fausse au contraire s'affaiblit et se perd par ce qu'elle fait ; elle se change en servitude. Nous en sommes la preuve irrécusable. Nous avons dit, et sans cesse nous disons, que nos penchants

mauvais, qui sont les œuvres de la liberté fausse, nous dominent, que nous ne pouvons pas les vaincre. Vous êtes donc esclaves ? Qu'est devenue votre liberté ? Elle n'a pour sauvegarde que le devoir. Vous serez vraiment libres, dit Notre-Seigneur, quand vous serez les enfants de Dieu, les vrais enfants de Dieu.

Au reste, si le devoir, par sa pratique, vous conserve votre droit de liberté, tous les autres droits lui sont également confiés, il en est également la garantie. Prenez la classe que vous voudrez de la société, le pouvoir, la magistrature, le sacerdoce : elle a des droits ; mais ils ne lui seront maintenus que par les devoirs qui en sont la conséquence. L'homme riche qui foule aux pieds les lois de la moralité, au milieu des campagnes, où sa conduite n'est pas cachée comme au sein des villes, ne perd-il pas le droit au respect de sa personne,

aux yeux des témoins de ses désordres? Le droit même de sa fortune, le garde-t-il entier? Il est un instrument où les degrés de la température sont marqués, où l'on voit quelle est l'intensité du froid, ou quelle est celle de la chaleur; eh bien! le devoir est le thermomètre du droit; son degré est celui que le devoir signale; il monte ou descend avec lui. Cessons de nous plaindre, qui que nous soyons; quand notre droit est méconnu, ne nous imputons qu'à nous-mêmes cette situation fâcheuse. Si nous voulons y regarder, nous avouerons qu'il est juste de nous la reprocher. Nous n'avons pas fait ce que nous devons faire, on nous refuse ce qui nous appartient, oui: le devoir est la garantie du droit. Il en est de même pour les sociétés. Elles ont leur devoir: c'est la justice à tous et envers tous. Quand elles y manquent, elles amassent au-dessus de leur tête des orages qui,

tôt ou tard, éclatent et les livrent à de cruelles souffrances. Tout prospère par la pratique du devoir; tout dépérit par sa violation.

Mais où est la lettre, le texte de notre devoir, de la volonté de Dieu que nous avons à faire?

DEUXIÈME POINT.

Le texte de la volonté de Dieu que nous avons à faire est dans l'Évangile. Est-ce à dire qu'avant le livre sacré, la volonté de Dieu n'ait pas été manifestée, et que la loi morale n'ait pas existé? En aucune sorte. Aussi bien, lorsque le divin Médiateur se présente au milieu des hommes, il ne déclare pas qu'il vient leur donner la loi, mais il déclare qu'il vient l'accomplir, et l'Apôtre l'appelle le restaurateur de toutes

choses. Nous comprendrons facilement ces vérités par un rapide historique de la loi.

Quand Dieu crée l'homme, il ne le crée pas à l'état de germe qui se développera, mais à l'état d'être complet qui se conservera. Il ne le crée pas enfant qui apprendra successivement ce qu'il devra croire et ce qu'il devra faire ; il le crée homme ayant cette double connaissance, possédant tout ce que réclame sa vie morale non moins que sa vie physique. Dès ce moment la volonté de Dieu fut écrite dans le cœur de l'homme ; elle l'est en chacun de nous ; elle signale sa présence, selon l'apôtre S. Paul, par les éloges qu'elle nous donne ou par les censures qu'elle nous inflige. Oui, nous relevons tous d'un tribunal qu'on appelle la conscience. Dans ce tribunal se trouve la loi qui proclame ce qui est bien, ce qui est mal ; et auprès de la

loi se trouve le juge qui cite à sa barre nos actions, qui les déclare bonnes ou mauvaises, et qui nous récompense par des satisfactions ou nous punit par des remords.

Telle a été la situation primordiale de l'homme, dont il est écrit à cause de cela que la lumière divine l'éclaire lorsqu'il vient en ce monde. Mais il viola cette loi qu'il devait accomplir ; la violation originelle en produisit d'autres, et si nombreuses, que pour la conservation de l'intégrité de la loi, Dieu fit choix d'un peuple au milieu des nations, il l'instruisit et le gouverna d'une manière particulière. Mais ce peuple, encore que la loi lui fût intimée par sa conscience et par les traditions domestiques, était enclin à ne pas l'observer. Alors Dieu voulut qu'il la vît de ses yeux ; dans ce dessein, il l'écrivit sur des tables matérielles par l'un de ses plus grands serviteurs, par Moïse, au milieu des éclairs

et des tonnerres, qui devaient imprimer le respect de la loi et épouvanter d'avance ses violateurs. Ils ne s'en montrèrent pas moins à travers les siècles. La loi bien souvent fut outragée chez ce peuple privilégié. Elle subit de bien plus grands outrages chez les autres nations, qui n'avaient pas reçu, comme lui, le bienfait d'une intervention directe du ciel, et qui n'avaient, pour se conduire, que le sentiment intérieur qui était oblitéré, et l'enseignement de la famille qui l'était également.

Aussi la loi morale ne conservait plus dans le monde que des débris d'elle-même. Les plus simples et les plus impérieuses prescriptions de justice et de charité étaient méconnues. On ne soupçonnait ni la liberté de l'individu ne relevant que de ses actes, ni l'égalité fondée sur la communauté d'origine et de destinée, ni la

fraternité avec l'assistance mutuelle. La force, l'égoïsme, la sensualité avaient prévalu. S. Paul accuse les Romains, ces fiers Romains, d'avoir perdu le sens moral et de s'être livrés aux plus basses passions d'ignominie. La civilisation matérielle était brillante, mais elle s'abîmait dans la corruption, comme un magnifique navire chargé de richesses qui s'engloutirait dans les flots.

C'est alors que le Fils de Dieu s'est montré comme une grande lumière au sein d'une nuit ténébreuse. Il répare les tables brisées du Décalogue, les purifie de tous les abus qui s'y sont introduits; il les proclame pour tout l'univers, et non plus seulement pour le peuple juif; il leur donne, en les observant lui-même, une autorité supérieure, une majestueuse consécration, et il commu-

nique à ses disciples, pour qu'ils y soient fidèles, une vertu puissante.

Elle est manifeste maintenant la volonté de Dieu que nous devons faire : c'est l'Evangile, c'est sa morale, ce sont ses commandements qui embrassent tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. Ce n'est pas une loi nouvelle ; comme la vérité qui ne change pas, elle est la pensée de Dieu, elle date de l'éternité. Elle fut incrustée d'abord dans le cœur de l'homme, mise plus tard sous ses yeux, ensuite et enfin restaurée, purifiée de toutes les scories que les passions y avaient mêlées, et élevée à plus de beauté et plus de perfection. Faire la volonté de Dieu, c'est donc se conformer en tout point à ce que l'Evangile prescrit à tous et à chacun.

L'apôtre S. Jacques dit que la loi est un miroir auquel il faut demander la valeur de nos actions. Certes, nous nous servons

assez de cet instrument pour que nous sachions quel en est l'usage. Bien souvent, trop souvent peut-être, nous l'interrogeons sur l'arrangement de notre tête, sur la pureté de notre visage, sur la disposition de nos vêtements, sur l'ordonnance de toute notre personne ; nous lui demandons ce que nous devons penser de nous sous ces divers rapports ; et il nous le dit. Eh bien ! plaçons-nous avec le même intérêt, le même soin, devant le miroir moral ; demandons-lui ce qu'il pense de notre conduite, de nos relations, de nos entretiens, de nos parures, de nos liaisons, de nos plaisirs, de nos fêtes. Sa réponse, en tout et pour tout, est-elle une approbation ? Nous dit-il que dans notre conduite, nous portons les belles étoffes des vertus chrétiennes ? que nos diverses actions sont autant de pierres précieuses qui nous couvrent ? et que tout ce qui est vrai, comme

parle l'apôtre S. Paul, tout ce qui est sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, tout ce qui est louable dans le régime des mœurs, couronne notre vie d'un riche diadème? En un mot, comme dit le même Apôtre, sommes-nous revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Qu'avons-nous fait de ce vêtement? que nous en reste-t-il? l'avons-nous conservé sans déchirure et sans souillure?

Pour connaître à ce sujet le jugement du divin miroir de la loi, de la volonté de Dieu, donnons un coup d'œil rapide à quelques-unes de ses principales obligations.

TROISIÈME POINT.

C'est à l'homme comme individu, comme famille, comme société, que la

volonté de Dieu signifie dans l'Évangile ses commandements. Analysons-les successivement.

La volonté de Dieu commande à tout homme l'estime et l'amour du devoir par-dessus toutes choses, la dignité de la vie, la culture de l'esprit, la domination des appétits sensuels, la modération dans les plaisirs toujours légitimes d'ailleurs, l'empire sur lui-même, le triomphe des nobles sentiments, le détachement raisonnable des biens de l'existence présente et l'aspiration vers ceux de l'existence future; enfin, une occupation honnête qui applique et utilise les diverses forces de sa nature.

L'apôtre S. Paul condamnait, on peut dire à la mort, ceux qui de son temps vivaient sans occupation sérieuse et profitable. Si quelqu'un ne veut pas travailler, disait-il, qu'il soit privé de nourriture! Il serait grand le nombre des désœuvrés qui

auraient à subir ce supplice, si la grave parole du Docteur des nations était prise à la lettre. Qu'ils vivent ces êtres étranges, mais qu'ils soient flétris par l'opinion. Ne viendra-t-elle donc jamais l'époque où les mœurs publiques feront justice du désœuvrement, qui ne sera plus envié comme aujourd'hui, mais chargé de honte, honni et obligé de se cacher au mépris général?

Ces superbes oisifs, semblables aux idoles du paganisme auxquelles il fallait livrer des victimes humaines, et qui en consomment tant, oui tant; qui font par leur paresse plus de mal, que par leurs écrits, les propagateurs de doctrines malsaines; qui poussent à désertir les honorables produits du travail pour les honteux bénéfices du désordre, et qui frappent la société d'une plaie morale dont on ne peut pas dire, comme de celle de l'argent, qu'elle n'est pas mortelle. Quelques-uns

de ces oisifs n'ont pas cru se dégrader en se donnant des noms d'une signification hideuse.

Ce n'est pas le respect, mais la vénération, que Dieu impose à l'homme pour la famille. Elle doit être formée essentiellement par l'estime et par l'affection, bien plus que par les calculs matériels. Ces deux sentiments, après l'avoir formée, doivent la conserver en se maintenant dans toute leur intégrité. Le principe de la famille, c'est l'unité; aussi bien vous voyez au commencement des choses un seul homme et une seule femme. Dieu n'en crée pas plusieurs, afin que l'unité dans les éléments de la famille soit reconnue et fortement établie. C'est sous l'empire de cette belle unité, que dans la famille le père est le roi, la femme l'ange, le fils le rayon, la jeune fille le parfum, le serviteur un autre enfant. Alors pour tous et

entre tous, il y a comme un flux et un reflux d'affection vive et continue qui se donne et se rend. Malheur à la séduction et à la faiblesse qui oseraient troubler cet ordre et briser cette magnifique harmonie ! La famille est la source de tout bien pour l'individu et pour la société. La beauté et le bonheur de la famille font le bonheur et la beauté de la société, qui n'est que l'agrégation d'un certain nombre de familles, comme la famille est l'agrégation d'un certain nombre d'individus.

Mais qu'est-ce que la volonté de Dieu ordonne pour la société ? Une soumission de respect et d'amour au pouvoir qui est son premier besoin, qui maintient en elle l'équilibre entre les intérêts divers et trop souvent opposés, qui s'immole sans relâche au bien général, qui défend le droit, qui protège le labeur, qui soulage l'infortune, qui distingue l'honnêteté et qui ho-

nore la probité, qui s'entoure de la considération de l'une et de l'autre, qui les glorifie par la confiance qu'il leur témoigne, qui tient éloignées de sa personne les malversations de tous genres, et qui se fait bénir par acclamations en montrant son amour de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien.

Quant à l'union qui doit exister entre tous les hommes, entre toutes les familles, entre toutes les nations, la volonté de Dieu la commande. Elle doit se faire et s'entretenir par la circulation de la charité dans le corps social dont elle assure le bien-être, de même que c'est par le sang que la vie circule dans le corps humain et y entretient la vigueur et la santé. Nul devoir n'est autant prescrit par l'Évangile que cette charité. Dans ma société, déclare Notre-Seigneur, dans le monde que je suis venu régénérer, ce n'est ni la for-

tune, ni l'autorité, ni la science qui aura la première place, mais la charité. Ce qui a fait établir par S. Augustin cette hiérarchie des grandeurs respectives de la matière, de l'esprit et du cœur. « Il y a, dit-il, le monde qu'on peut appeler inférieur, c'est le monde de la fortune ; au-dessus de lui se trouve le monde de la science ; et il y a dominant ces deux mondes, et de bien haut, celui du dévouement. » Entendez le Sauveur près d'aller à la mort : O mon Père ! c'est pour les hommes que je me dévoue, qu'ils soient dévoués les uns aux autres, qu'ils soient un les uns avec les autres, comme je suis un avec vous ; qu'ils soient consommés en l'unité !

L'unité en tout et partout. Dans l'individu, par le règne de l'esprit sur la matière ; dans la famille, par l'union de tous les membres qui la composent ; dans chaque pays, par l'holocauste personnel

et libre du pouvoir, et par l'affectueuse reconnaissance des sujets ; dans le monde entier, par les actes de cette même charité entre tous les peuples. Elle assure le règne de la justice, elle est plus grande qu'elle ; aussi bien, le but de la justice c'est souvent elle-même : le but de la charité, c'est toujours le prochain ; la première respecte le droit du semblable : la seconde lui prodigue du sien.

Ah ! si l'obéissance que la charité réclame lui était accordée, la plupart des maux qui désolent l'humanité disparaîtraient. D'où viennent-ils ? De la jalousie, de la cupidité, de l'orgueil, de la haine, de l'envie. Or, toutes ces basses passions, la charité les proscrit. Oui, si les individus, si les familles, si les nations s'aimaient réciproquement, la terre ne serait plus, ou presque plus, une terre de douleurs ; il n'en resterait que ce qui vient di-

rectement de Dieu pour la punition de la faute originelle ; mais cette mesure de souffrance, qu'est-elle en comparaison de celle que les hommes se versent à l'envi dans le sein les uns des autres ?

Cependant nous devons être grands dans la souffrance, la supporter courageusement ; qu'elle nous soit envoyée de Dieu ou qu'il la permette, il faut l'accepter ; la subir ne serait pas assez ; l'aimer c'est de l'héroïsme : il ne nous est pas ordonné. Mais se soumettre à la souffrance, ne pas défaillir sous son poids, le porter avec l'énergie de l'homme que l'univers, tombant en ruine, ne saurait abattre : voilà le devoir, voilà la volonté de Dieu, voilà l'exemple de notre divin Sauveur.

Mon Père, que le calice d'amertume passe loin de moi ; cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne.

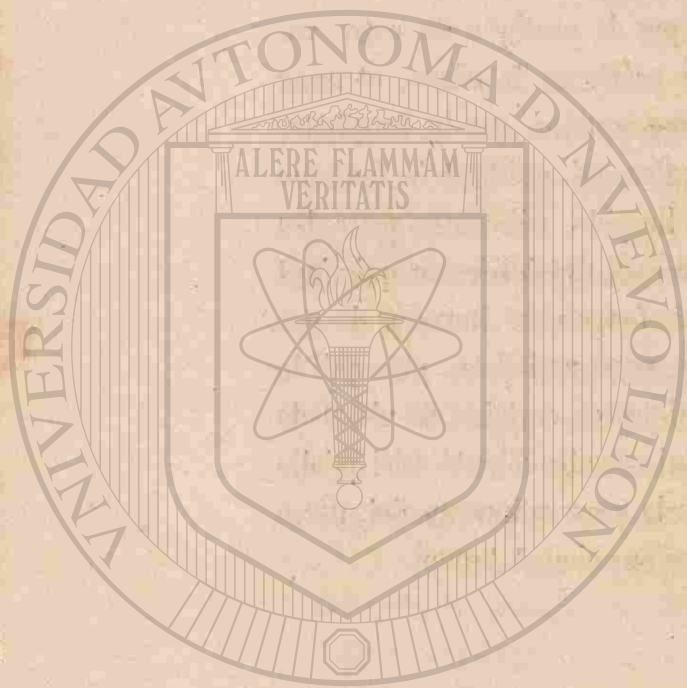
A l'exemple de Notre-Seigneur, une

mère affligée disait à sa fille, affligée comme elle : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Elles vivaient dans un humble réduit, une lampe les éclairait à peine, les images du Christ et de la Vierge étaient attachées au mur. Un soir, la jeune fille dit à la vieille femme : « Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment ? » La mère répondit : « Ce que Dieu fait est bien fait. Quand je perdis votre père, l'avenir me parut bien sombre. Où trouver du pain ? où trouver un abri ? Cependant nous en avons. Il est vrai que c'est péniblement, par un dur travail ; mais tous les hommes n'ont-ils pas été condamnés à travailler ? Ce que Dieu fait est bien fait ! » Puis elle ajouta : « Dieu vous a donnée à moi, ma fille : de quoi me plaindrai-je ? » A ces mots, la jeune fille se jeta sur le sein de sa mère. Elles pleurèrent.

Notre Père qui êtes aux cieux, ce que

vous faites est bien fait. Qu'en tous temps, en tous lieux, et pour toutes choses, nous accomplissions votre volonté. Que nos pensées, nos sentiments, nos actions, s'y montrent continuellement fidèles. Qu'en chacune de ces actions vous voyiez réalisé ce que vous attendez de nous. Que toutes nos journées vous apparaissent, par notre soumission parfaite à vos ordres, avec la splendeur du firmament lorsque sa sérénité n'est altérée par aucun nuage. Que nous fassions votre volonté, notre Père, comme elle est faite au ciel, avec le même zèle, le même empressement et le même amour. Elle est pour les élus le fleuve de vie où ils boivent toujours, et toujours, la félicité. Nous devrions étancher ici-bas notre soif à ce même fleuve; aussi bien votre volonté est la même dans le temps et dans l'éternité pour l'homme. Mais ne vous voyant pas comme vous voient les

bienheureux, nous nous laissons abuser; et au lieu d'étancher notre soif à la source d'eau vive par la pratique de votre volonté, nous préférons la nôtre, et nous sommes comparables, dit le Prophète, à des aveugles qui quittent la fontaine abondante, limpide, délicieuse, pour des citernes qui sont desséchées ou qui n'ont que des eaux fangeuses. Revenus de ces égarements, nous ne boirons plus qu'à la fontaine unique et certaine de vie et de bonheur, qui est votre volonté. Oh! qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel, notre Père qui êtes aux cieux! Amen.

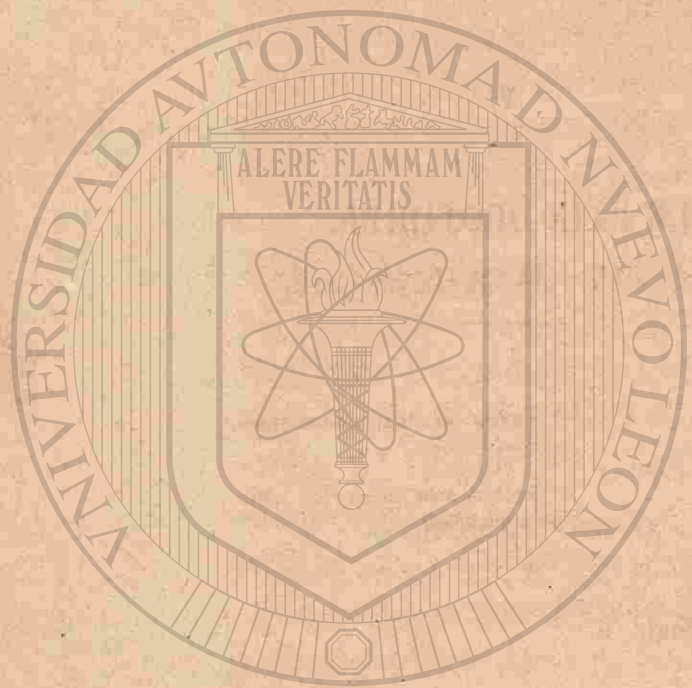


Oraison Dominicale.

v
LE PAIN QUOTIDIEN.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

v

LE PAIN QUOTIDIEN.

*Panem nostrum quotidianum
da nobis hodie.*

Donnez-nous aujourd'hui notre
pain quotidien.

SIRE,

Faire la volonté de Dieu, c'est évidemment le devoir de l'homme, et par conséquent son intérêt. Aussi bien, devoir et intérêt, c'est la même chose sous des termes différents.



Dès qu'il sortit du néant, l'homme eut la connaissance de la volonté de Dieu; elle lui fut notifiée par son cœur, où elle était inscrite. Il ne tarda pas à l'altérer en la violant. Dieu, plus tard, la lui mit visible sous les yeux avec les tables du Décalogue.

Les altérations de la volonté de Dieu, loin de cesser, se multiplièrent. Elles furent nombreuses et graves principalement chez les peuples idolâtres. Le Fils de Dieu l'a restaurée, en la purifiant de tous les abus que les passions y avaient introduits; et, après l'avoir perfectionnée, il la promulgua pour tous les temps et pour tous les lieux.

Elle est formulée dans le saint Évangile, avec les diverses obligations qui lient l'homme comme individu, comme famille, comme société. S'il peut violer la volonté de Dieu, il ne saurait le faire impunément.

La première fois qu'il le fit, il rencontra la

souffrance, et sa condition, qui était celle d'un bonheur commencé sans mélange de douleur, se changea en une complication de tourments et de besoins. Pour être pourvu des ressources qu'exige cette situation, il faut que nous nous adressions à Dieu et que nous lui disions : Donnez-nous le pain de chaque jour.

Cette demande va faire le sujet de ce discours. L'ordre que nous y suivrons se présente de lui-même. En effet, nous avons deux substances, l'âme et le corps, et dès lors nous avons deux vies, celle du corps et celle de l'âme; chacune de ces vies a ses nécessités particulières. Nous allons considérer les unes et les autres. Commençons par celles du corps.

PREMIER POINT.

Dans la considération des nécessités de notre existence temporelle, nous avons trois choses à examiner. Premièrement, ces nécessités ; secondement, les moyens d'y faire face que Dieu met à notre disposition ; troisièmement enfin, les raisons pour lesquelles, dans la demande de ces moyens, nous n'exprimons que la nécessité du pain.

Nous sommes, pour le corps, sous la tyrannie ou l'empire de nécessités nombreuses et pressantes. Il y a celle du pain pour le nourrir, du vêtement pour le couvrir, du lieu où reposer sa tête ; il y a celle de sa défense contre les duretés de la température ; il y a celle des ressources dans les infirmités et les maladies, qui sont si fréquentes, et qui causent, le plus ordinairement, de cruelles douleurs.

Qui pourrait dire les peines, les chagrins, les afflictions, les gémissements, les plaintes de l'homme en proie aux nécessités de l'existence corporelle, lorsqu'il n'a pas et qu'il ne sait où trouver les moyens d'y satisfaire ? L'anxiété l'étreint, le paralyse, le dévore ; il calcule, au milieu d'un foyer de brûlantes appréhensions, la profondeur de sa misère ; en vain il regarde d'où lui viendra la délivrance de cette rigueur extrême ; les plus noires, les plus sombres pensées l'assaillent ; il se demande pourquoi, sans qu'il ait de reproches à se faire, il se trouve dépourvu, et sa famille avec lui, de ce que réclame de plus indispensable leur existence. Ces horribles angoisses, il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui seraient capables de les exprimer, de les décrire. Elles sont bien naturelles, et il n'est que trop à craindre qu'elles cessent ordinairement d'être chré-

tiennes en cessant d'avoir confiance en la bonté divine, à laquelle Notre-Seigneur nous exhorte de recourir. Mettez, nous dit-il, toutes vos inquiétudes au sein du Père que vous avez dans le ciel; il sait ce qui vous est nécessaire; il vous le dispensera, pourvu que vous cherchiez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Jamais on n'a ouï dire que l'homme juste ait manqué de son pain quotidien. Mais cette fidélité gardée, cette justice pratiquée, ce royaume de Dieu cherché, tout cela n'est que trop négligé; et, à cause de cette négligence, le dénûment a presque toujours perdu le droit de se plaindre.

Cependant, quels moyens recevons-nous de Dieu pour fournir aux nécessités de l'existence corporelle? Ces moyens sont au nombre de trois principaux : la fortune, le travail et la charité. Il est des hommes qui possèdent, dans des richesses plus ou

moins abondantes, de quoi satisfaire, et bien au delà, d'abord aux nécessités, et ensuite aux commodités de leur existence. Ces richesses, ils les tiennent de leurs familles qui les leur ont laissées; ou bien ils les ont amassées par leur propre activité. D'autres hommes trouvent les ressources de leur vie matérielle dans les emplois publics, par la juste rémunération des sacrifices qu'ils font de leur temps, de leur capacité, de leur personne, aux intérêts du pays. Il est des hommes, et c'est le grand nombre, qui ne peuvent vivre matériellement que par un travail continuel, difficile pour les uns, facile pour les autres, fécond pour ceux-ci, stérile pour ceux-là : pour tous, d'une grande exigence d'efforts persévérants avec peu de repos. A quelles réflexions ne porte pas ce travail, quand on le considère en ses diverses parties! C'est une fournaise ardente

d'où sortent sans cesse des plaintes sur les infimes résultats d'une immolation de soi-même sans mesure, et presque sans fin; où beaucoup d'existences s'étiolent par l'excès de la fatigue, et ne vivent pas le temps qu'elles devraient vivre; où des vertus s'obscurcissent, se perdent, tantôt par les promesses, tantôt par les menaces d'influences diaboliques, et où l'enfant, sans la protection de la loi, serait dévoré par la cupidité.

Mais il est des hommes plus à plaindre encore au sujet des nécessités de la vie matérielle. Ils n'ont ni fortune, ni emploi qui leur en assure la satisfaction, incapables d'ailleurs de tout travail parce qu'ils sont faibles, infirmes, ou encore parce que l'occasion ne leur en est pas offerte. Ils périraient infailliblement sous les étreintes de la faim, s'ils ne recevaient le bienfait de l'assistance d'autrui. La

charité, voilà quelle est la providence de ces infortunés. Le plus ordinairement, il faut qu'ils aillent la solliciter. Quelquefois elle vient d'elle-même à leur misère, dans la recherche qu'elle fait de tous les malheurs pour les soulager.

Indispensable autant que belle, la communion de la fortune et de l'indigence par la charité! Toujours cette communion de ces deux états si différents l'un de l'autre devra subsister. Notre-Seigneur l'a dit: Vous aurez toujours des pauvres parmi vous; et ce que l'on a tenté pour démentir sa parole, n'a servi qu'à la glorifier. Toutefois, saisissons-en bien le sens, et nous aurons la réponse à ce qui pourrait être allégué contre elle. Il importe de distinguer la misère et la pauvreté. Notre-Seigneur condamne l'une et veut l'autre. Qu'est-ce que la misère? C'est le besoin qui n'est

pas secouru. Qu'est-ce que la pauvreté? C'est le besoin qui est assisté. Notre adorable Maître défend que parmi les hommes, qui sont frères avec lui et frères entre eux, il y ait un seul misérable. Quant au pauvre, comme il porte le poids de la faute originelle, il subsistera toujours, parce que toujours subsisteront les suites malheureuses et diverses de cette faute. Il y aura toujours à secourir des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins, des blessés; ils sont la famille de la charité et font sa gloire. Combien cette fraternelle assistance ravit d'admiration, lorsqu'on la voit passionnée de compassion, et se dévouant jusqu'à l'héroïsme à toutes les infortunes.

Mais pourquoi, dans la demande que nous adressons à Dieu pour les besoins de notre existence corporelle, n'exprimons-nous que la nécessité du pain? Pour deux

raisons : la première pour nous dire que la vie est courte, que sa durée est comparable à celle d'un jour, comme parle l'apôtre S. Paul, et que le souci du lendemain est déplacé, bien que la prévoyance nous soit commandée, mais la prévoyance libre d'inquiétudes et pleine de modération en ses désirs; pour nous apprendre que nous ne sommes pas à demeure plus fixe sur la terre, lorsque nous possédons de nombreuses pièces d'or et d'argent, et que notre nom est porté par de vastes domaines, par de magnifiques châteaux; pour nous rappeler enfin que ces choses passent comme une apparence, encore qu'elles soient des réalités, qu'il faut en user comme n'en usant pas, comme l'exilé use des lieux où il est relégué, comme l'étranger use du pays qu'il traverse, comme le voyageur use des hôtelleries où il s'arrête un instant.

La seconde raison pour laquelle nous n'exposons que la nécessité du pain, c'est de nous donner la leçon de réduire, autant que possible, les besoins toujours trop nombreux de l'existence matérielle, de ne pas céder aux exigences déréglées de la nature qui ne dit jamais que c'est assez pour le luxe des parures, pour la somptuosité des habitations, pour la recherche de la nourriture, pour la durée du sommeil; en un mot, pour le contentement des appétits sensuels, qui amollissent l'âme, qui la rendent incapable de supporter courageusement et dignement le poids des contrariétés, des mécomptes, des déceptions, des épreuves quelconques, et qui font baisser ainsi le niveau de la moralité publique. Oui, ces sensualités de tous genres altèrent la pureté, troublent la sérénité de l'atmosphère sociale, et remplissent de miasmes contagieux

l'air qu'on y respire. C'est pour protester contre ces sensualités et leurs effets désastreux, que Notre-Seigneur ne nous fait exprimer que la nécessité du pain et seulement du pain de chaque jour.

Cette protestation est bien nécessaire pour le soulagement du pauvre, dont les sensualités ne s'occupent guère. Sa rencontre leur est pénible; elles ne peuvent entendre sa plainte lorsqu'elle leur est apportée par quelque écho d'une association charitable. Elles disent que cette plainte est exagérée, mensongère, qu'elle est le cri de la fainéantise, qu'on devrait l'obliger à se taire et y employer au besoin la prison. C'est là toute leur générosité en faveur du pauvre, et c'est naturel en même temps que monstrueux. Comment voudriez-vous que les sensualités qui n'ont jamais pour elles-mêmes ni assez de temps, ni assez d'or, trouvassent quel-

ques minutes et quelques centimes pour le pauvre? C'est leur demander l'impossible. Elles s'amuse, ruinent leur famille ou celle des autres, entassent dettes sur dettes, s'irritent quand on leur en demande le paiement, et ne l'accordent qu'à des obsessions réitérées. Vous avez ainsi l'explication du mystère qui se rencontre fréquemment dans la pratique de la charité. Comment se fait-il que la grande fortune ne donne pas du tout à l'indigence, ou donne peu et mal, avec humeur et récrimination? et qu'au contraire la fortune médiocre et même le simple travail donne volontiers, beaucoup, toujours avec bonne grâce, quelquefois remerciant de la demande qu'on lui a faite, s'excusant de ne pas y répondre plus largement? La sensualité n'économise jamais, elle est prodigue pour tout ce qui la concerne et d'une avarice impitoyable pour tout ce qui ne

la concerne pas. Les sentiments et les habitudes de la médiocrité sont tout à fait différents.

Notre Père, donnez-nous le pain de chaque jour : donnez-le au riche, qu'il ne soit jamais déçu en la certitude, qui le réjouit, de l'avoir toujours; donnez-le au pauvre, qu'il ne lui coûte ni trop de sollicitations, ni trop d'humiliations; donnez-le à l'ouvrier, que le travail ne manque jamais à ses bras, ni ses bras au travail; donnez-le au vieillard infirme, à la veuve, à l'orphelin; donnez plus de pain où il y a plus de besoins; donnez plus de force à qui doit supporter plus de fatigue; plus de courage à qui doit braver plus de périls; donnez à tous vos enfants, qui sont nos frères, les ressources de l'existence dans la mesure où elle les réclame; qu'il ne s'en trouve pas un seul n'ayant pour se couvrir que des haillons, pour se sus-

tenter qu'une nourriture insuffisante et mauvaise, pour habiter qu'un réduit malsain, privé d'air et de lumière. Donnez aux conducteurs de vos peuples de salutaires inspirations, qui leur fassent concevoir, et établir de plus en plus un juste rapport, une raisonnable équation entre la peine et le gain, entre le gain et la nécessité, entre le temps que le travail consomme et le temps que l'instruction réclame!

Considérons maintenant les nécessités de l'existence de l'âme.

SECOND POINT.

Au sujet des nécessités de l'âme, il faut considérer quel est son pain; qu'il lui est donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de quelle manière il le lui donne.

Quel est le pain de l'âme? Il est de

même nature qu'elle. Ce n'est pas un pain grossier, mais un pain immatériel. Aussi bien l'âme est intelligence, sensibilité et activité : en d'autres termes elle est puissance de connaître, puissance d'aimer, puissance d'agir. Mais l'objet de cette connaissance, de cet amour, de cette activité, c'est sans aucun doute la vérité : de même que l'œil, faculté de voir; l'oreille, faculté d'entendre; le toucher, faculté de saisir la matière, ont pour objet le vrai dans l'ordre des sens et dans le monde des corps. Aussi, quand nous demandons le pain de l'âme, nous ne demandons pas qu'elle connaisse, qu'elle aime et qu'elle agisse, elle le fait naturellement; mais nous demandons qu'elle connaisse, qu'elle aime, qu'elle opère la vérité.

Les hommes peuvent se disputer entre eux sur le fait de l'existence de la vérité, dans tel ou tel système de doctrine; mais

que la vérité soit le pain de l'âme, ils le confessent tous. Voilà pourquoi, lorsqu'un révélateur ou un voyant se présente, ils sont avides de l'écouter comme autrefois les Athéniens à l'égard de S. Paul, et ils déclarent sans hésiter que la somme de la vérité connue est la mesure de la félicité privée et publique, le bonheur n'étant pas autre chose que la vérité mise en pratique, et le malheur, l'erreur réalisée. Pour être convaincu de ces assertions, il suffit de définir la vérité. Qu'est-elle ? La pensée de Dieu. N'est-il pas évident alors qu'elle est le principe de tout le bonheur ? Est-ce que Dieu, qui est bon, peut penser et vouloir autre chose que le bien-être de ses créatures ? Or, nous l'avons déjà dit, la pensée de Dieu, la vérité, le pain de l'âme, où se trouve-t-il ? C'est Jésus-Christ lui-même. Il l'a déclaré, et déclaré souvent : Je suis la

vérité. Personne avant lui, ni depuis, n'a osé s'attribuer une pareille grandeur.

Des hommes se sont rencontrés et il s'en rencontre qui se disaient et qui se disent les organes de la vérité. Mais il n'y a que Jésus-Christ qui ait dit au monde : Je suis la vérité. Certes, il n'a pas donné cette affirmation sans la soutenir par des preuves irréfragables, par la sublimité de sa doctrine, par la beauté de sa morale, par la splendeur de ses vertus, par l'élévation de son caractère, par la grandeur de sa vie et de sa mort, où tout est merveilleux, d'un modèle autant impossible qu'inconnu à la terre, et par l'éclat de ses prodiges. N'en rappelons qu'un seul en ce moment, la conquête du monde et le maintien de cette conquête. Qui oserait le nier ? le monde n'appartient à personne, ou il appartient au Christ pour

la croyance et pour la morale. Ceux-mêmes, qui n'avoueraient pas qu'ils relèvent de lui sous ce double rapport, en relèvent pourtant; aussi bien, ce qu'ils disent de raisonnable et ce qu'ils font de vertueux, ils l'ont reçu de son école; d'abord par les leçons de leur mère chrétienne et ensuite par les enseignements de l'Eglise. Jésus-Christ est pour ainsi dire la moelle de leur âme dans ce qu'elle pense et fait de bien. Toute la végétation morale vient de lui.

Fouillez dans l'action bonne que vous voudrez, vous y trouverez au fond, comme principe et auteur, l'adorable Maître. Il est dans le triomphe de l'esprit sur la chair; il est dans le respect du droit d'autrui lorsqu'on pourrait le violer avec avantage et impunément; il est dans la modestie qui voile ses mérites au lieu de les étaler par ostentation; il est dans la pitié pour toutes les souffrances, dans l'immo-

lation de soi-même au prochain; il est dans le cœur de la jeune fille qui quitte sa famille, qui sacrifie son bien-être présent et son bien-être à venir, et qui dans une école, dans un hôpital, dans un refuge, s'enchaîne à l'enfant pour l'instruire, à l'indigent pour le secourir, au vieillard pour le consoler, au blessé pour le soigner, au malade pour le soulager, au moribond pour l'assister, au mort pour l'ensevelir. Jésus-Christ est dans le cœur de cette autre jeune fille enfermée au sein d'un cloître, où elle prie, où elle se mortifie, où elle s'immole à la place et au profit de tant d'aveugles qui ne cessent de multiplier leurs désordres sans songer à l'expiation d'un seul. Gardons-nous de condamner ce dévouement; il détourne de dessus la tête des coupables les coups de la justice de Dieu, qu'ils n'irritent que trop par une vie sans règle et sans retenue.

Oui, Notre-Seigneur est le pain de l'âme; il le disait en même temps qu'il se déclarait la vérité. Voici sa parole : « *Ego sum panis* : Je suis le pain. Celui qui vient à moi, n'aura jamais faim. » Il est la nourriture des intelligences et des consciences, qui n'ont rien en dehors de lui pour se sustenter ; elles demeurent alors la proie de la négation ou du doute ; mais tout cela c'est absence de nourriture. Est-ce que l'âme peut vivre de la négation qui n'est rien, et du doute qui est moins qu'une apparence ? Encore une fois, il n'y a pour l'âme d'autre pain que Notre-Seigneur. Il ne s'est pas proposé de nourrir l'homme des faits du monde matériel qu'il a laissé à ses investigations, ne lui révélant que ce qu'il jugeait bon de lui en manifester. Mais il lui a donné le pain dont il avait besoin par-dessus tout et avant tout : la connaissance de lui-même, de sa nature,

de son origine, de sa destinée présente et future, de tout ce qu'il lui importait de savoir, de tout ce qui devait l'éclairer, le gouverner, et par conséquent le faire vivre.

Or, ce pain, cette vérité, cette pensée de Dieu, Notre-Seigneur le donne à l'homme soit par des intermédiaires, soit directement. Plaçons tout de suite la question sous une vue générale. Depuis la création de l'homme, la table de la vérité a été dressée devant lui ; cette table est devenue vaste comme le monde, permanente comme la durée ; le service y fut fait d'abord par Dieu lui-même, ensuite par les Anges, par les Patriarches, par les Prophètes, et enfin par le Verbe éternel, qui se rendit visible en unissant sa nature à la nôtre dans son adorable personne. A toutes les époques jusqu'à sa venue, il a donné à l'homme le pain de la vérité ; depuis son Ascension au ciel, il le lui donne par le ministère

sacerdotal qu'il s'est choisi comme son instrument, qu'il préserve de l'erreur, et qui, partout où il parle, s'empresse d'élever le temple de la prière, l'école de l'instruction et l'hospice du soulagement.

Sur cette table, pour la nourriture intellectuelle et morale de l'homme, se trouvent servis les saintes Écritures, les oracles de l'Eglise, les ouvrages de tous les docteurs qui reçoivent, et de ceux qui peuvent recevoir encore d'abondantes lumières pour l'interprétation des choses sacrées et divines. Les âmes qui se nourrissent à cette table gardent leur santé, à plus forte raison leur vie, au milieu de tant d'occasions de perdre l'une et l'autre. Elles ne sont ni malades, ni infirmes; d'ailleurs elles se délivrent vite de toutes les atteintes qu'elles pourraient recevoir dans leur constitution; sa vigueur rend facile et prompt leur guérison. Les âmes,

au contraire, qui ne se nourrissent pas à la table de notre Sauveur, ont cessé de vivre depuis longtemps. Ce n'est pas seulement la défaillance qui les accable, mais l'extinction de toute vie morale; elles ne sont pas malades seulement, elles sont mortes.

Elevons-nous de cette table à une table plus auguste; élevons-nous de la parole de Notre-Seigneur, distribuée par ses ministres, à sa personne elle-même, qu'ils ont la fonction de dispenser à l'homme. L'époque annuelle est venue pour lui de recevoir cet aliment sacré, source immense de la vie spirituelle, sacrement ineffable, union substantielle et prodigieuse de Dieu avec sa créature. Si devant ce mystère la raison de l'homme se trouble quelquefois, elle a pour se rassurer le mystère lui-même. Etant inconcevable, c'est bien la preuve sans réplique qu'il n'est pas une œuvre

de la pensée humaine. Est-ce que l'homme sait formuler ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il ne comprend pas ? Il peut et il doit l'accepter de Dieu ; mais l'inventer, c'est au-dessus de ses forces.

Notre-Seigneur nous donne de plus le pain de l'âme au dedans de nous-mêmes, directement et sans intermédiaire. Rappelez-vous cet instant où la vue d'un grand spectacle de la nature, de la mer avec son étendue, de la terre avec le luxe de sa végétation, du firmament avec ses corps lumineux, vous causait de vives et solennelles émotions ; vous montiez à travers ces merveilles comme par des degrés jusqu'au trône de la souveraine puissance, de la souveraine sagesse, de la souveraine bonté, pour la glorifier : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où la lecture du saint Evangile vous faisait éprouver des ravisse-

ments d'admiration pour le Sauveur Jésus ; vous disiez : Quel empire sur ses passions, quelle bonté pour les petits, quelle indulgence pour les faibles, quelle miséricorde pour les pécheurs, quelle beauté dans toute sa vie, quelle grandeur dans sa mort : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, désireux de connaître de quels éléments ce Fils de Dieu, fils de l'homme, avait formé son Eglise, vous le voyiez appeler à lui de pauvres pécheurs sans instruction, sans crédit, les placer à la tête de cette société, leur en confier l'établissement dans le monde dont il leur enjoit la conquête ; vous disiez : Mais ces choix, pour une entreprise de cette souveraine importance et de cette difficulté souveraine, sont inconcevables, et ne peuvent être le fait que de la folie ou de la sagesse suprême ; or,

la folie ici est-elle admissible? Non, non. C'est donc la sagesse suprême qui opère en cette extraordinaire rencontre : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet autre instant où, dans le besoin de vous rendre compte du travail des Apôtres, après avoir assisté au partage qu'ils se font du monde pour le gagner à Jésus-Christ, les voyant aller les uns au nord, les autres au midi, ceux-ci à l'orient, ceux-là à l'occident, portant avec aisance, sans en être écrasés ou seulement fatigués, le grand dessein de changer les nations du tout au tout pour la religion, la morale, les lois civiles et politiques, ne craignant ni la violence des tyrans, ni les discours des rhéteurs, recueillant par milliers des assentiments à ce qu'ils annoncent malgré ce qui s'y trouve de mystérieux pour l'esprit et de sévère pour le cœur, vous disiez : Jamais, non jamais ce succès ne

se comprendra sans l'intervention de la puissance infinie : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, accablé sous le poids des vanités humaines, vanités de fêtes, vanités des plaisirs, vanités de spectacles, vanités de jouissances éclatantes de pompe, bruyantes de mouvement, enivrantes d'agitation, vous disiez : Quelle misère, quelle pauvreté, quel vide que tout cela ! comme on s'y sent abaissé, diminué, amoindri sous tous les rapports ! pour s'y mêler il faut bien y être condamné par les servitudes de sa position : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, par l'effet d'une belle action, parfaite de désintéressement, pleine de dangers réels, mais bien utile au malade et au captif pour les consoler, pour ranimer leur courage, vous étiez heureux ; il y avait au

dedans de vous-même, des voix qui vous louaient, c'était une fête véritable et comme un avant-goût du Paradis : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, frappé dans vos affections soit de parenté soit d'amitié, ayant sous les yeux une dépouille froide, qui ne répondait ni à votre parole, ni à vos larmes, ni à vos sanglots, vous disiez : Il ne se peut pas que la coupe de nos relations soit brisée pour toujours, la bonté de Dieu s'y oppose ; plus tard, dans une vie meilleure, nous boirons à cette même coupe et nous y boirons ensemble la félicité divine : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cette heure où, sous l'attrait d'une influence satanique, attachée à votre perte morale dont elle s'était fait la promesse, vous avanciez lentement, mais toujours dans la voie de la perdition ; un coup de tonnerre retentit dans votre cons-

science, un sinistre éclair y brille ; à sa lueur, le gouffre duquel vous approchiez, vous apparaît sombre, profond, ténébreux ; l'effroi vous saisit ; vous vous hâtez de retourner en arrière : Jamais, jamais ! disiez-vous, plutôt la mort que le déshonneur : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où les chaînes des passions vous accablaient, vous gémissiez de ne pouvoir les rompre, vous déploriez votre esclavage, vous vous reprochiez la lâcheté de consommer un temps précieux à des entretiens sans nom possible, et où vous appeliez votre délivrance avec plus d'ardeur que le prisonnier lassienne au fond de son cachot : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cette heure bénie où, sortant enfin de cette honteuse misère, remontant tous les degrés que vous aviez descendus sous la tyrannie des appétits mauvais, vous

retirant d'entre les morts, vous sentiez en vous la dignité recouvrée, l'opprobre des scandales fini, et finie aussi la pratique du mensonge, de la dissimulation, de l'hypocrisie ; vous vous écoutiez sans entendre de reproches, vous vous regardiez sans avoir sujet de rougir, vous respiriez librement un air pur et lumineux : alors, oh ! alors, Dieu donnait le pain à votre âme !

Notre Père qui êtes aux cieux, nous vous avons demandé le pain du corps ; celui de l'âme nous est encore plus nécessaire ; aussi bien, le pain du corps c'est pour le temps que nous traversons rapidement, et le pain de l'âme c'est pour l'éternité où nous serons à jamais fixés. Ce pain de l'âme, vous nous le fournissez avec abondance dans vos saintes Ecritures, et dans les enseignements de votre Eglise. C'est chaque jour au moins qu'il nous importe de le prendre par la lecture et la réflexion.

Nos forces spirituelles et morales qu'il répare, diminuent si vite au milieu des nombreuses occasions qui se présentent pour nous de les dépenser ! Les attaques qui assaillent au dedans et au dehors notre fidélité à la pratique de vos lois, sont incessantes. Pour que notre âme y résiste, il faut qu'elle se fortifie en se nourrissant de son pain qui est la vérité ; faites-nous-en sentir le besoin, que nous en soyons affamés, afin qu'il nous soit impossible de nous en priver, et que la nécessité d'y recourir ne cesse de nous presser.

Si nous n'éprouvions pas ce besoin, si nous ne ressentions pas cette faim, et, dès lors, si nous ne nourrissions pas notre âme avec votre sainte parole, soit lue, soit entendue, ah ! que votre miséricorde, par des impressions soudaines et vives, par des clartés lumineuses et subites, agisse sur nous, qu'elle nous sai-

sisse, qu'elle nous pénètre, qu'elle nous entraîne à vous aimer et à vous servir de tout notre cœur. Alors nos triomphes sur tout ce qui tendrait à nous éloigner de vous seront continuels, ils nous rempliront de satisfactions indicibles et nous nous assurerons, avec eux, la glorieuse destinée où notre corps spiritualisé ne vivra plus de matière, et où notre âme continuera sa vie par la vérité vue dans son essence, c'est-à-dire en vous-même, nous faisant participer à la plénitude de votre félicité dans la mesure où nous pouvons en jouir. Donnez-nous notre pain quotidien, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen.

ORAIISON DOMINICALE.

VI

LE PARDON DES OFFENSES.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sisse, qu'elle nous pénètre, qu'elle nous entraîne à vous aimer et à vous servir de tout notre cœur. Alors nos triomphes sur tout ce qui tendrait à nous éloigner de vous seront continuels, ils nous rempliront de satisfactions indicibles et nous nous assurerons, avec eux, la glorieuse destinée où notre corps spiritualisé ne vivra plus de matière, et où notre âme continuera sa vie par la vérité vue dans son essence, c'est-à-dire en vous-même, nous faisant participer à la plénitude de votre félicité dans la mesure où nous pouvons en jouir. Donnez-nous notre pain quotidien, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen.

ORAIISON DOMINICALE.

VI

LE PARDON DES OFFENSES.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



VI

LE PARDON DES OFFENSES

*Dimitte nobis debita nostra,
sicut et nos dimittimus debitori-
bus nostris.*

Pardonnez - nous nos offenses
comme nous pardonnons à ceux
qui nous ont offensés.

SIRE,

C'est par la fortune, par le travail et par
la charité, que Dieu donne à l'homme en
ses diverses conditions le pain de l'exis-
tence corporelle. Il lui donne le pain de
l'existence intellectuelle et morale par son

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

adorable parole consignée dans la sainte Ecriture, et par la prédication qu'en fait le ministère évangélique.

Dieu donne aussi à l'homme le pain de l'intelligence et de la conscience par des illuminations intérieures, par de secrètes inspirations, par de vives impressions qui l'éclairent, le ravissent et le livrent quelquefois à de salutaires remords.

Je suis à la porte de votre cœur, dit Notre-Seigneur, je frappe : laissez-moi entrer, je ferai la cène avec vous, je vous nourrirai de vérité, et ainsi je vous donnerai la vie. Précieuse sollicitation ! Parmi nous en est-il beaucoup qui n'aient pas entendu au dedans d'eux-mêmes les coups répétés du divin Sauveur demandant son entrée dans leur cœur pour le renouveler, le transformer, lui donner le bonheur.

Si l'homme ne prenait pas le pain ma-

tériel qui lui est nécessaire, son corps défailirait, périrait, et mourrait vite. Egalement, si l'homme ne prenait pas sa nourriture spirituelle, son âme s'affaiblirait, s'appauvrirait, et sa mort serait tout à la fois certaine et prompte.

Quand l'âme a pris son aliment qui est la vérité, ses forces morales se renouvellent, elle a de puissantes énergies pour s'établir dans le bien et s'y conserver. S'il lui arrive de le quitter, elle sent alors, plus qu'elle ne le voit, la nécessité de se repentir et d'obtenir son pardon, et alors encore elle pousse vers le ciel son cri de détresse et de confiance : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Cette demande qui suit immédiatement celle du pain, ainsi que cela devait être, sera l'objet de cet entretien dont elle nous offre elle-même la division.

Considérons d'abord que nous offensons Dieu ; secondement que, l'ayant offensé, nous devons lui demander pardon, et, troisièmement, à quelle condition absolue il nous pardonne.

PREMIER POINT.

Nous offensons Dieu. Pour le bien comprendre, reconnaissons que l'offense est la violation d'un droit. C'est ainsi que nous nous disons offensés quand nous avons été lésés dans notre fortune, dans notre personne, dans notre honneur. Dieu a des droits sur nous, qui pourrait le contester ? Nous tenons de lui tout ce que nous possédons. Il nous a tirés du néant, il nous préserve d'y retomber, il nous a donné nos qualités de l'esprit, du cœur, celles aussi

qui ornent notre front. Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de sa libéralité. Nous lui appartenons en tout et pour tout. Ce droit suprême, il s'est empressé de l'affirmer dès notre création. Aussi bien il nous a tracé les lois qui devaient régler l'emploi de nos facultés diverses. Si nous nous permettons de violer cet ordre, nous nous rendons coupables d'offense envers Dieu, nous nous constituons son égal en nous octroyant une indépendance que nous n'avons pas, et en ne voulant relever que de nous-mêmes, ce qui est le droit de Dieu seul.

N'importe, nous nous plaçons hardiment dans cette illégitime indépendance qui est un véritable désordre. Nous méconnaissons l'autorité du souverain Créateur. Massillon a dit que le premier usage de notre raison, lorsque nous en atteignons l'âge, était une violation de la loi de Dieu.

Cette violation continue avec les années, elle augmente avec elles, et sans retard, ou sans trop de retard, elle se conclut en habitude. Alors c'est une chaîne funeste qui lie fatalement, c'est une nouvelle concupiscence, c'est un second péché originel que l'on subit, pour les suites du moins.

Qu'est-ce à dire un second péché originel? une seconde concupiscence? Ecoutez : quand Dieu fit la défense que vous savez, à nos premiers parents, il leur dit et avec menace, que s'ils l'enfreignaient, ils connaîtraient la science du bien et du mal. Que signifie cette parole? Il est de toute évidence qu'Adam et Eve avaient théoriquement la science du bien et du mal; sans elle ils n'auraient pas été des créatures raisonnables, et ils ne se seraient pas trouvés sous la responsabilité de leur conduite. La science qu'ils n'avaient pas et qui devait leur être funeste lorsqu'ils

l'auraient acquise, c'était la science pratique du mal, cette science qui deviendrait en eux une impulsion à le pratiquer de nouveau, comme un besoin d'en réitérer les actes et les prétendues jouissances. Dans ce cas, l'imagination par les souvenirs est un miroir sous les feux radieux du soleil, elle éblouit la raison; c'est un état, lorsqu'il n'est pas contenu, qui donne le vertige; c'est la situation d'un homme qui descend une pente rapide, elle le domine et le précipite. De là cet axiome, qu'il y a plus loin de la vertu à un premier égarement, que d'un premier égarement à mille. C'est une semence d'une fécondité telle qu'elle se reproduit au centuple. Notre-Seigneur demandait à un pécheur qu'il rencontra, quel était son nom, il répondit : Je m'appelle Légion. Tous les esprits mauvais s'étaient successivement emparés de lui.

S. Augustin connaissait cette servitude, bien qu'il se fût gardé fidèle du côté de la terre, en étant infidèle du côté du ciel. Il ne faut pas oublier toutefois que son désordre, inexcusable sans doute, a pour lui des circonstances atténuantes : la première, c'est que le fils de Monique n'était pas encore chrétien ; et la seconde, c'est qu'il s'était égaré par le cœur, et qu'un égarement de cette nature est presque une vertu, relativement à ces odieuses pratiques des basses passions qui aiment le changement, et qui le poursuivent dans le vain espoir de se conserver avec lui toujours les mêmes. Il disait : *Sylvescebam*, expression dont nous n'avons pas l'équivalent dans notre langue. C'était comme un taillis, un fourré, une forêt qui se formait épaisse autour de lui, qui le serrait, qui l'enlaçait de toutes parts, et lui ôtait toute issue pour en sortir.

Dans la voie des faiblesses engendrant les faiblesses, la logique, qui est maîtresse en toutes choses, fait avancer d'un pas rapide vers la situation désastreuse où, subjugué par l'habitude, on dit : Je ne puis pas ; quel mal fais-je ? ma nature est plus puissante que ma volonté ; et où l'on ne tarde pas à se demander ce que c'est que la vertu, si ce n'est pas un préjugé, si le bien et le mal ne sont pas à peu près la même chose ; ce qui mène à dire que tout est bien, que tout est mal, et par conséquent qu'il n'y a ni bien ni mal.

Nous sommes tous pécheurs. S. Jean dit que celui qui oserait soutenir qu'il n'a pas péché, serait un menteur. Mais s'il n'est personne, dans cet auditoire, qui n'ait marché dans la voie des faiblesses humaines, grâce à Dieu, il n'est personne aussi qui s'en soit justifié au tribunal de sa raison, en déclarant toutes les actions

indifférentes, sans vertu et sans malice; seulement au tribunal de la conscience où notre condamnation est portée, nous demandons des remises, des délais, avant de nous séparer du péché. Nous voulons en obtenir le pardon, mais nous renvoyons à plus tard de le solliciter. Quelle folie que ce renvoi, puisque la servitude morale augmente à mesure qu'il se prolonge! Cependant, voyons la nécessité de recevoir ce pardon de nos offenses envers Dieu.

SECOND POINT.

Quand nous avons offensé Dieu, nous nous trouvons placés inflexiblement entre le pardon à recevoir ou l'expiation à endurer. Si la sagesse de Dieu était com-

promise dans le cas où il n'aurait pas donné des lois à l'homme en le créant, sa sainteté se comprendrait-elle mieux dans le cas où les lois données seraient impunément violées? Dieu peut-il abandonner au mépris, au dédain, sa souveraine autorité, et n'est-il pas nécessaire que la majesté de ses volontés soit vengée lorsqu'elle est méconnue?

Tertullien, ce vigoureux apologiste de la foi chrétienne, qui en plaidait la cause devant les gouverneurs et les empereurs, ne demandant que la liberté pour elle, la liberté de prier et d'enseigner, faisant voir qu'on la lui devait, tant ses disciples étaient nombreux : Nous ne sommes que d'hier, disait-il, et pourtant nous remplissons vos villes et vos campagnes qui deviendraient des déserts, si nous les quittions, répondait à ceux qui se récriaient sur la justice de Dieu, de ce qu'elle frappe les violateurs

de ses droits : Voudriez-vous donc un Dieu qui tint pour actions égales l'ordre et le désordre, la bonne conduite et la mauvaise, le vice et la vertu, et sous l'empire duquel les forfaits auraient sujet de s'applaudir ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces manières de vivre qui consomment le temps au jeu, au sommeil, en promenades, en dissipations de tous genres, sans jamais rien faire de réellement utile ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces pratiques d'habileté véreuse, qui entassent richesses sur richesses en bien peu de temps, qui se construisent des résidences somptueuses dont les murs suent les larmes, et gémissent les gémissements des malheureux qu'elles ont dépouillés plus ou moins secrètement, avec la perfidie d'appâts comparables à ces machines si terribles aux imprudents qui s'en approchent trop : elles

les saisissent et les broient ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces démolitions des vieilles croyances, démolitions qui s'inquiètent peu de n'avoir aucun édifice pour remplacer celui qu'elles abattent, et qui laissent ainsi sans demeure l'esprit de l'homme, qui ne peut pas plus, et peut-être moins que son corps, s'en passer ?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces excès de fêtes, de jouissances, de plaisirs perpétuels, qui font naître dans ceux qui ne peuvent y participer, livrés qu'ils sont à un labeur sans fin, le désir de les avoir à leur tour, et de saisir l'occasion de se les procurer avec violence, en changeant par des moyens terribles les rôles et les existences ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces mises où le vêtement ne remplit pas sa fonction sacrée, où du moins il la remplit

à peine, où il semble même à chaque instant qu'il va cesser entièrement de la remplir? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces réunions, véritables saturnales, où lorsqu'on s'est mis un masque, on se croit libre de souffleter la pudeur chrétienne, avec des propos qui feraient rougir de honte si l'on n'avait pas le visage couvert?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces peintures lascives écrites dans des livres, au bas des feuilles journalières, et qui révèlent avec détails, souvent sans aucun blâme, les pensées et les œuvres du dérèglement; et à ces représentations théâtrales qui seraient sans intérêt si ce dérèglement ne remplissait pas le premier rôle, s'il n'était pas l'âme de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se laisse supposer, et où, malgré l'affirmation contraire, si la vertu triomphe

c'est sous les yeux et non dans les cœurs? Enfin, voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces maximes répandues dans le monde, qu'il n'y a que les êtres sans valeur intellectuelle qui ne soient pas engagés dans des liaisons et des commerces illicites; un Dieu indifférent à cette plaie qui ronge les familles, la société, et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celle de l'Égypte, lorsque Moïse la fit dévorer par des insectes?

Non, non, vous ne voulez pas d'un Dieu pareil; votre raison d'homme, aussi bien que votre foi de chrétien, renverserait son trône. Un Dieu qui donne des lois, qui commande de les observer, et qui ne punit pas leurs infracteurs! Mais c'est le Dieu statue, dont il est dit qu'il a des yeux, et qu'il ne voit pas, des oreilles, et qu'il n'entend pas, des lèvres, et qu'il ne parle pas, des pieds et des mains, et qu'il ne se meut pas;

ou plutôt c'est le Dieu passions auquel le paganisme, pour être plus à l'aise dans ses désordres, avait dressé des autels. Des dieux semblables ne sont pas des dieux ; mieux valent les ténèbres et les horreurs de l'athéisme.

Mais, dites-vous, Dieu est bon. C'est vrai ; jamais, non jamais, nous ne saurons assez le proclamer ; il est bon, essentiellement bon, souverainement bon. Ecoutez S. Ambroise, disant que le pécheur donne à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Répétons ces belles paroles, d'autant plus que le moment de la transformation annuelle des âmes est venu : le pécheur fournit à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Mais si Dieu est bon, il est juste aussi, et sa justice ne lui est pas moins nécessaire que sa bonté : Tertullien, ce dur Africain,

si profond en ses idées et si concis en son langage, nous donne une magnifique doctrine sur la bonté et la justice de Dieu, *ex suo bonus, ex nostro justus*. Dieu, dit-il, est bon de lui-même ; pour l'être, il n'a pas besoin d'une matière extérieure, c'est son inclination naturelle ; pour être juste, il lui faut cette matière, et nous ne sommes que trop empressés à la lui fournir par nos offenses. Loin donc que sa justice soit opposée à sa bonté, bien au contraire elle la défend. Ecoutez : la bonté vous crée, elle a droit que vous lui soyez soumis ; vous ne le voulez pas, la justice intervient alors pour que vous reconnaissiez de force cette bonté que vous n'avez pas voulu reconnaître de plein gré. Ainsi, dit Bossuet, la justice fait les affaires de la bonté.

La notion de Dieu est complète dans la doctrine chrétienne ; il donne la vie à l'homme, c'est un acte de bonté ; il lui

trace des règles de conduite, c'est un acte de sagesse ; il l'oblige à s'y montrer fidèle, c'est un acte de sainteté ; il le punit quand il les viole, c'est un acte de justice ; il lui offre son pardon, c'est un acte de miséricorde. N'est-il pas évident que l'homme, après s'être montré ingrat envers la bonté, s'il repousse les avances de la miséricorde, mérite de tomber sous les coups de la justice, et puisqu'il se constitue inexorable, il est non-seulement permis, mais commandé à Dieu, par sa perfection, d'être inexorable.

Ne nous jouons pas de Dieu ; prenons-y bien garde, dit l'apôtre S. Paul, il ne se laisse pas insulter à toujours ; et si pour l'avoir fait, et ne s'être pas repenti, l'on tombait entre ses mains, à quelle horrible destinée l'on se serait dévoué ! David avait commis deux grands attentats : le désronneur domestique de l'un de ses capitaines,

et le meurtre de cet officier, en ordonnant au chef de ses armées de le mettre en première ligne, à la portée de l'ennemi qui le frappa mortellement. Or, ce roi coupable ne cessait pas, et avec raison, de demander son pardon à Dieu. Seigneur, disait-il, ayez pitié de moi selon votre immense miséricorde, et si mes iniquités sont si grandes que ce ne soit pas assez pour moi d'une miséricorde, eh bien ! ayez pitié de moi selon la multitude de vos miséricordes. Le moyen assuré d'obtenir le pardon, c'est de l'accorder pour les offenses qu'on a reçues. Notre-Seigneur nous fait dire : Pardonnez-nous, comme nous pardonnons.

TROISIÈME POINT.

Notre divin Sauveur dans tout l'Ancien Testament, où il est annoncé comme le

Messie futur, y porte toujours le titre de pacificateur béni, de prince de la paix. A sa naissance, les anges qui l'acclament, chantent la paix apportée aux hommes de bonne volonté. Lorsqu'il instruit ses disciples de la mission qu'ils vont avoir à remplir, il leur dit de prêcher la paix partout et toujours. Pour qu'elle soit sincère et durable, il la fonde sur la charité s'étendant jusqu'à l'amour des ennemis. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, dit-il, où est votre mérite? si vous faites du bien à ceux qui vous font du mal, oh! alors, vous valez, et valez beaucoup, puisque vous remportez une victoire sur vous-mêmes, et que vous dominez les instincts mauvais de votre nature. Que le soleil ne se couche jamais sur votre ressentiment. S. Pierre demande au Sauveur : Combien de fois faudra-t-il que je pardonne à mon frère? Le Seigneur répond : Je ne vous dis

pas sept fois, mais septante fois sept fois : en d'autres termes, toujours. Si vous vous rappelez, au moment où vous présentez votre offrande à l'autel, que l'un de vos frères a de la haine pour vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui. La miséricorde, voilà le sacrifice demandé avant tout autre.

Ce maître adorable a voulu par un fait, durant sa Passion, montrer que la réconciliation avec le prochain était sa volonté première, expresse, absolue. Hérode et Pilate, ces deux gouverneurs, l'un de la Galilée, l'autre de la Judée, se détestaient violemment; la jalousie en était cause, sans aucun doute. Jésus notre Sauveur, pour avoir paru devant eux successivement, les amène à leur réconciliation mutuelle. Quand les païens émus s'écriaient, en parlant des chrétiens : Comme ils s'aiment! ils pouvaient ajouter : Comme ils

nous aiment ! S. Paul ne disait-il pas : Nous chérissons ceux qui nous haïssent, nous bénissons ceux qui nous maudissent, nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal ? Qu'ils étaient beaux ces premiers disciples du Christ lorsqu'ils baisaient la main qui s'apprêtait à les immoler ! Qu'ils étaient beaux lorsqu'ils y déposaient eux-mêmes, ou y faisaient déposer par l'un de leurs frères la preuve matérielle de leur amour pour elle !

Ce sont les passions qui divisent les hommes et les remplissent d'animosité les uns pour les autres ; c'est l'orgueil qui blesse, c'est la cupidité qui dépouille, c'est le sensualisme qui déshonore. Alors les susceptibilités légitimes et naturelles, au reste, s'émeuvent, elles s'irritent, elles s'emportent ; la vengeance naît avec ses dépits, sa haine, et les serments qu'elle se

fait à elle-même de ne jamais pardonner. C'est à l'égard d'un parent, d'un ancien ami qu'elle s'indigne, qu'elle se sépare, qu'elle se concentre dans une hostilité funeste à elle-même d'abord. Alors surviennent les luttes d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple ; ce sont des douleurs, des larmes, du sang ; alors les hommes ne se regardent plus comme des frères, ils cessent même d'être des créatures raisonnables, tant ils deviennent cruels et impitoyables les uns envers les autres.

Notre-Seigneur n'a cessé de condamner, par ses discours et par ses exemples, ces fureurs sauvages. Pour que la condamnation ne soit pas sans résultat, il nous montre Dieu qui intervient en faveur de la réconciliation et de la paix réciproque. Il dit à l'offensé : Vous parlez de votre droit qui a été méconnu : le mien, l'avez-vous

respecté? Votre frère vous doit, nierez-vous que vous me devez? qu'il ne vous doive plus, et vous aurez cessé de me devoir; pardonnez-lui, et je vous pardonne.

Admirable et touchante ordonnance de la miséricorde infinie! c'est dans le même sens que notre Sauveur, pour que l'intérêt de pitié et de secours fût assuré au pauvre, s'est mis à sa place, s'est personnifié en lui. Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez, et un verre d'eau froide que vous lui donnerez en mon nom ne restera pas sans récompense.

Sans doute, il est des offenses bien cruelles : abus de la confiance la plus intime et la plus entière, ingratitude monstrueuse : non-seulement elle oublie les services qui lui ont été rendus, mais elle se plaît à nuire et à profiter des confi-

dences qu'elle a reçues pour porter préjudice; calomnies honteuses, tout un système de malice qui travaille à faire croire perverses les plus pures intentions, coupables les plus honnêtes démarches, criminelles les actions les plus vertueuses. Comment pardonner? ce sont des serpents acharnés à une proie. Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font! Vous entendez; vous savez quelle est cette voix, vous savez d'où elle vient : Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font! Au Calvaire, le divin Sauveur endure le supplice le plus horrible, le plus ignominieux et le plus immérité. La haine de ceux qui se sont faits ses ennemis augmente à la vue de ses douleurs, au lieu de s'affaiblir; ils attendent sa mort, mais pour les prolonger ils souhaitent qu'il continue à vivre. Quels outrages, quels blasphèmes, quelles injures! Et ce-

pendant le divin Crucifié n'a fait que du bien durant son existence; probablement parmi ceux qui le couvrent de cris de fureur, il y en a dont il a délié la langue. Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Eh quoi! il les excuse, ils ne savent ce qu'ils font!

Oseriez-vous comparer l'offense que vous avez reçue à celle que reçoit le Sauveur adorable? la vôtre vous a-t-elle attaché à un infâme gibet? vous a-t-elle fait la risée d'une foule atrocement ameutée? vous a-t-elle dépouillé de tout? vous a-t-elle donné du fiel et du vinaigre pour soulager une soif de feu? Votre offense! mais vous pouvez vous en servir et en tirer plus de profit qu'elle ne vous a fait de mal; vous pouvez en acquérir la jouissance de la miséricorde de Dieu dont vous avez peut-être grand besoin, tant vous avez contracté de dettes envers sa justice, par des

fautes nombreuses et bien graves. Qu'avez-vous perdu par cette offense qui vaille ce qu'il ne tient qu'à vous de gagner avec elle? Notre Sauveur ne pouvait espérer des siennes aucun avantage personnel; il n'avait rien à demander pour lui-même à la miséricorde de son Père, puisque par lui-même il ne lui avait fait aucune offense; il n'était pas dans la nécessité de dire: Pardonnez-moi, je ne savais ce que je faisais. Vous, au contraire, vous avez fait avec connaissance ce que vous ne deviez pas faire.

Ne nous y trompons pas; la situation est impérieuse et extrême: ou donner aux ennemis le pardon au nom de Dieu et pour Dieu, ou n'attendre de Dieu aucun pardon pour soi-même et rester sous le poids de sa terrible justice. Vous le subiriez d'autant plus sûrement que, pour le conjurer, vous n'auriez pas la prière; que

vous solliciteriez en vain la miséricorde, puisqu'elle n'est assurée qu'à celui qui la fait. L'oraison du Seigneur ne vous serait plus possible; il y aurait malheur pour vous à la réciter, en disant : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Puisque vous refusez le pardon, ce serait dire : Ne me pardonnez pas. Changez ces dispositions lamentables, et de nécessité faites vertu, vertu précieuse, à l'exemple de l'abbé de Rancé. S'arrachant à une vie mondaine, légère, scandaleuse, il s'en-sevelit, pour l'expier, dans les austérités de la Trappe, où Bossuet, resté son ami depuis leurs études en commun, venait de temps en temps se reposer de ses grands travaux et respirer un air du ciel. Le souvenir de ses fautes tourmentait ce pécheur fameux, transformé en un pénitent plus fameux encore. Il disait souvent : Mon

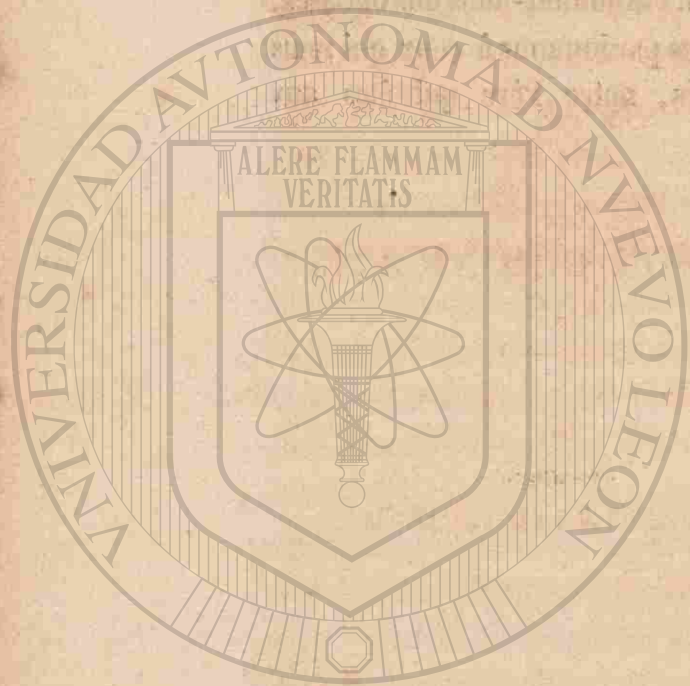
Dieu, s'il était permis de vous demander des ennemis, je vous ferais la prière d'en avoir, en ajoutant celle de votre grâce pour leur pardonner; oui, je vous dirais : Accordez-moi des ennemis, accordez-moi de leur pardonner, afin que je m'assure auprès de vous le pardon duquel j'ai tant et tant besoin!

Notre Père, qui êtes aux cieux! elles sont nombreuses nos offenses envers vous : il y a celles de notre jeunesse, il y a celles de notre âge mûr, il y a celles de notre vieillesse, il y a celles que nous avons commises, il y a celles que nous avons fait commettre. Que d'offenses! oh! que d'offenses! Il en est parmi elles que nous n'osons même pas regarder: elles sont si pleines de honte et de confusion! Nous vous en demandons le pardon, qu'elles soient pour vous comme si elles n'avaient jamais été! Vous nous le promettez dans

votre Ecriture où vous nous dites, accom-
 modant votre langage à notre manière de
 nous exprimer, qu'après nous avoir par-
 donné nos offenses, vous les jetez derrière
 vous. Ah! jetez-les toutes, ces offenses,
 jetez-les loin, bien loin; qu'elles ne soient
 plus présentes à la pensée de votre justice.
 Cette grâce, nous vous remercions de
 l'avoir fait dépendre de nous: vous nous
 assurez de nous pardonner si nous pardon-
 nons à notre frère. Père, c'est du fond de
 notre cœur, sans qu'il y reste la moindre
 impression d'animosité ou de haine, que
 nous lui remettons la dette qu'il a con-
 tractée envers nous en nous offensant;
 nous lui ferons du bien si vous nous en
 fournissez l'occasion et les moyens. En
 accomplissant ainsi vos ordres, nous
 obtiendrons de votre bonté des grâces
 qui nous préserveront de la nécessité de
 vous demander encore pardon, en nous

préservant du malheur de vous offenser
 de nouveau. Pardonnez-nous nos offenses,
 comme nous pardonnons à ceux qui nous
 ont offensés, notre Père qui êtes aux
 cieux!

Amen.



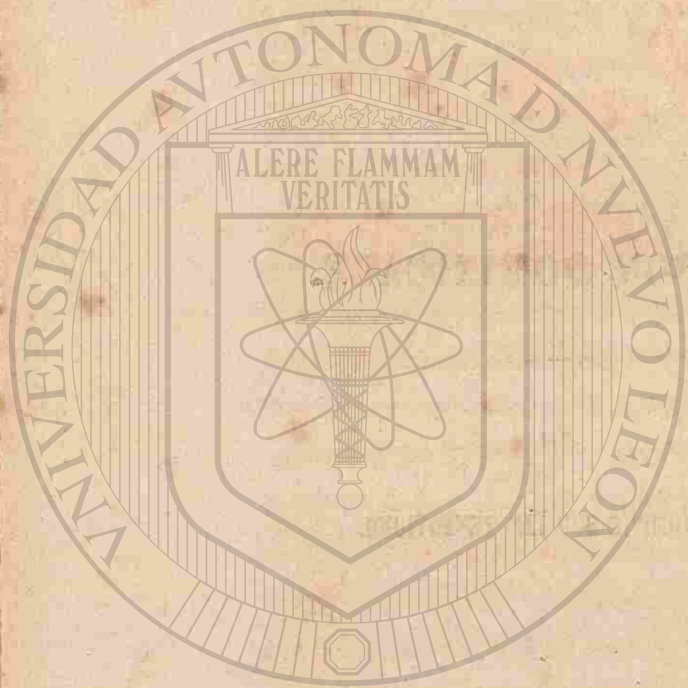
ORAISON DOMINICALE.

VII

LE TRIOMPHE SUR LES TENTATIONS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



VII

LE TRIOMPHE SUR LES TENTATIONS.

*Et ne nos inducas in tenta-
tionem.*

*Et ne nous laissez pas aller
en la tentation.*

SIRE,

Une des paroles de Notre-Seigneur
Jésus-Christ avant de commencer sa san-
glante passion, dont le douloureux anni-
versaire occupe aujourd'hui, plus encore

nos cœurs que nos esprits, nous donne la facilité d'y rattacher l'étude que nous devons faire de la doctrine des tentations, après avoir fait celle de la doctrine du pardon des offenses.

Notre-Seigneur annonce à ses Apôtres que l'heure suprême est arrivée où ils vont tous l'abandonner. Le pasteur, dit-il, sera frappé, et le troupeau se dispersera. Pierre prenant la parole, comme c'était son ordinaire, affirmant ainsi, sous les yeux du Maître, la primauté d'honneur et de juridiction qu'il en avait reçue, répond : Vous abandonner, jamais, nous mourrons plutôt avec vous ! Mourir avec moi ! reprend le divin Sauveur, l'esprit est prompt à s'engager, à faire des promesses, et au besoin des serments ; mais lorsqu'il faut tenir la promesse, remplir l'engagement, se montrer fidèle au serment, que la chair est faible ! Veillez et priez afin que

vous ne succombiez pas à la tentation qui est proche !

L'annonce de Notre-Seigneur, ainsi que vous le savez, ne se vérifia que trop et bien promptement. Dès qu'il permit son arrestation aux gens envoyés par le grand prêtre pour l'opérer, les Apôtres s'enfuirent tous ; le plus jeune, saisi par son vêtement, l'abandonne de peur d'être pris en le défendant. Ne nous laissez pas succomber à la tentation ! Considérons d'où elle vient ; de quelle nature est l'assistance que Dieu nous y donne ; et ce qu'il demande de nous pour l'obtenir.

Tel est le sujet de ce discours, où plusieurs fois nous nous retrouverons avec des circonstances de la passion de notre adorable Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient la tentation ? Disons d'abord qu'elle est l'excitation à ne pas observer la loi de notre dépendance vis-à-vis de Dieu, à ne pas chercher en lui et par lui notre bonheur, à ne pas user de nos facultés et à ne pas nous servir, conformément à sa volonté, des choses qu'il a mises à notre disposition. Il n'est personne qui n'éprouve la tentation. C'est par ses instances répétées, bien plus que par un mouvement spontané, que nous méconnaissions le devoir, que nous laissons la voie qui nous est tracée par Dieu, pour nous en ouvrir une et la suivre à notre gré.

Or, d'où vient la tentation ? Est-ce de Dieu ? Non, dit l'Apôtre, Dieu n'est pas tentateur, ce qui est manifeste ; est-ce que

Dieu peut nous porter à violer les lois qu'il nous a données, et dont il nous commande la pratique ? En cette hypothèse, où serait l'unité de Dieu, de ses pensées et de ses desseins ? où serait sa sainteté qui consiste dans son identité avec lui-même, qui repousse de lui tout changement en ses actes et ses conceptions, à plus forte raison, toute contradiction ? Sans doute Dieu est dans nos tentations ; mais en ce sens qu'il les permet, et, sous ce rapport, rien de contraire à sa sagesse et à sa sainteté ne se rencontre. Aussi bien la tentation n'est pas mauvaise essentiellement. Elle nous devient profitable si nous le voulons. En y résistant, en triomphant de ses attaques, nous acquérons de précieux mérites.

Mais d'où vient donc la tentation ? Qui en est cause ? Notre nature, parce que nous sommes des créatures finies, et en-

suite parce que nous sommes des créatures tombées. Tout ce qui est fini, participant de soi-même, est faible, infirme, fragile, sujet à l'erreur, aux illusions et aux fausses appréciations. Il en serait autrement pour cette créature, si sa destinée complète était en sa possession. Alors, en effet, pleinement heureuse, nul désir contraire à son état ne s'élèverait en elle; son bonheur étant dans la mesure de ses facultés, qu'il comble, rien ne s'offre à elle comme but de jouissance à poursuivre. Elle est heureuse, entièrement, complètement heureuse; il n'y a donc à craindre pour elle ni trompeuses apparences, ni mensongères perspectives, ni mirages séducteurs.

Mais après notre création nous n'avons pas cette plénitude de bien-être: elle nous avait été donnée en espérance, et promise comme la récompense de la fidélité que

nous aurions gardée à Dieu durant une épreuve plus ou moins longue. La même condition avait été imposée aux anges; quelques-uns cessèrent de la remplir, ils crurent que leur justice et, par elle, le bonheur commencé qu'ils puisaient en Dieu, ils pourraient les tirer de leur propre fonds pauvre et borné. Ils se perdirent, parce que leur félicité n'était pas achevée et qu'ils voulurent l'achever par eux-mêmes. Ils sont tombés sans espoir de rédemption aucune, et ils cherchent à nous faire tomber pour que nous partagions leur infidélité d'abord, et ensuite leur supplice. Hélas! qui ne sait qu'il y a autrement d'activité de la part du mal que de la part du bien à se communiquer? L'expérience journalière l'atteste. C'est pour cela que le mal ne peut pas supporter la présence du bien, au lieu que le bien supporte assez facilement la présence du mal.

A cette première cause de nos tentations, à savoir, que nous sommes des créatures limitées, en attente de leur bonheur et par conséquent faillibles, se joint la seconde cause, à savoir que nous sommes des créatures tombées. Cette chute n'a pas seulement doublé notre faiblesse, elle l'a portée au centuple. Une tentation, par la perfidie de l'ange déchu, nous est venue, nous l'avons écoutée, nous l'avons crue, nous l'avons acceptée : aussitôt tout s'est renversé en nous. Sondons cette plaie lamentable.

Avant notre faute, il y avait dans notre cœur, d'abord, l'amour de Dieu : amour de gratitude pour notre existence, pour tout ce qui l'accompagnait dans le présent, et pour tout ce que l'avenir lui réservait ; et amour de notre parfaite destinée, parce que c'était en Dieu que nous devions la trouver et en jouir. Sous ce premier amour

régulateur de tous les autres, il y avait l'amour de nous-mêmes, l'amour des biens sensibles nécessaires à l'entretien de notre vie, et l'amour de notre survivance, de notre perpétuité, et comme de notre immortalité ; Dieu s'étant réservé de créer seul les âmes, mais de former les corps avec l'homme, et de donner naissance aux générations par les générations. Ils étaient beaux, ils étaient purs ces trois amours ; mais l'homme s'étant séparé de Dieu, ayant quitté son amour, il s'ensuivit un dérèglement déplorable dans les trois amours qui lui étaient subordonnés. Alors ont surgi les trois concupiscences : l'orgueil, la cupidité, la volupté. L'orgueil, l'amour de soi-même sans mesure ; la cupidité, l'amour des biens matériels sans retenue ; la volupté, l'amour sans règle des plaisirs sensuels.

Notre nature, dans son innocence, était

comme une atmosphère tranquille et serene ; mais par la chute, les vents s'y trouvent déchainés, et l'obscurité s'y fait souvent, parce que souvent y règne l'orgueil avec ses prétentions, ses suffisances, ses affectations de grandeur vraie ou fausse, ses dédains du prochain ou son indifférence pour lui, ses airs solennels à cause des avantages qu'il possède et qui lui viennent de Dieu, ce qui devrait le retenir en ses exaltations personnelles. Elle règne aussi dans cette atmosphère, la cupidité qui ne cesse d'ajouter richesse à richesse, qui ne s'en sert pas comme d'une influence salutaire pour la cause de la vérité, dont elle fait le même cas que Pilate qui demande à Notre-Seigneur : Qu'est-ce que la vérité? et qui s'éloigne sans attendre la réponse. Tous les moyens sont bons pour la cupidité, les meilleurs sont les plus prompts et les plus efficaces, n'im-

porte leur moralité. Elle ne règne pas moins dans cette atmosphère, la volupté; elle se couronne de roses, elle dit : Jouissons, demain nous mourrons, et après la mort tout est mort. Sa coupe, qu'elle vide sans relâche, est toujours pleine comme celle de la justice de Dieu pour les méchants : à mesure qu'ils la boivent, elle se remplit; la volupté s'enivre à la sienne; aussi quelles folies ne fait-elle pas! Quelle dépense honteuse de son temps, de sa fortune, de sa vie même! Voilà les trois volcans que nous portons en nous, qui ne cessent de répandre leur lave avec une abondance dont la société est couverte.

Notre-Seigneur est venu condamner ces concupiscences, et détruire leur empire qui avait pris un accroissement lamentable. Pour n'être pas aussi vaste depuis, il est toutefois grand, et très-grand; mais

non-seulement le Sauveur est venu condamner ces concupiscences, il est venu expier leurs actes. Quelle résistance, quelle haine, quelle hostilité n'ont-elles pas opposées à ses discours et à ses exemples qui les proscrivaient; et au moment de sa passion, avec quelle fureur elles se sont vengées, se tenant pour assurées d'en avoir fini de ses censures et de sa personne, de ce qu'il disait et de ce qu'il faisait. Voyez-les à l'œuvre lorsqu'il est entre leurs mains!

L'orgueil se moque de ce charitable Rédempteur, il le traite comme un insensé, il le couvre du vêtement de la folie, il le lui fait porter au milieu du mépris et sous les huées des rues de Jérusalem qu'il traverse pour aller d'un tribunal à un autre tribunal, il lui donne des soufflets, il couvre de crachats sa face, il le couronne avec une branche d'épines, il met sur

ses épaules un lambeau de pourpre, à sa main un roseau, tout cela en dérision de sa royauté; il lui bande les yeux, il le frappe en lui disant : Prophétise qui t'a frappé? Il lui offre des adorations ironiques, il lui préfère un homme convaincu de crime, et l'élève pour son supplice entre deux scélérats. La cupidité, elle le vend trente pièces d'argent, ce que vaut la rançon d'un esclave; elle lui prend tout ce qu'il a; ses vêtements, elle les partage; sa tunique, que sa sainte Mère lui a faite, comme elle est sans couture, la cupidité ne veut pas qu'elle soit divisée, elle la tire au sort. La volupté, elle l'attache à une colonne, elle s'arme de fouets et de lanières de cuir, elle frappe à coups redoublés son corps nu; sa chair vole en lambeaux, son sang coule à flots, celui de sa tête couronnée d'épines coule en même temps, tous ses membres sont couverts de plaies; elle

le charge du fardeau de sa croix, elle l'y attache par les pieds et par les mains avec des clous; elle donne à sa soif, qui le brûle, du fiel et du vinaigre; elle le fait mourir dans l'ignominie et d'atroces douleurs. Ce sont ces convoitises nées en nous de notre désobéissance à Dieu, et parce que son amour cessa d'être le premier dans notre cœur, qui nous suscitent les tentations dont nous sommes assaillis, et contre lesquelles nous lui demandons de nous assister. Quelle est la nature de cette assistance ?

DEUXIÈME POINT.

Elle est extrême la nécessité qui nous presse, de l'assistance divine pour surmonter la tentation. Réduits à nos seules forces, vaincus aussitôt qu'attaqués, nous serions ses jouets et ses victimes. Elle

nous briserait comme du verre, elle nous emporterait comme de la paille, elle nous foulerait aux pieds comme de la poussière. C'est pour n'avoir pas, assez vif et assez profond, ce sentiment de notre besoin de l'assistance divine pour vaincre les tentations, que nous ne la réclamons pas, et qu'en étant privés dans la force de son efficacité, nous sommes terrassés par les mauvaises convoitises.

Mais quelle est la nature de l'assistance de Dieu dans nos tentations? Fait-elle que nous en soyons préservés? que jamais elle ne nous attaque? Nullement. Il se peut que cette exemption entière soit le privilège de quelques heureuses existences; pourtant ce privilège, tout exceptionnel, ne serait que provisoire. N'était-ce pas pour nous dire que nous serions tous sujets à la tentation que le divin Sauveur a voulu la subir, et se montrer en quelque sorte

aux prises avec elle? Est-ce que les saints n'ont pas été tentés? Tous. Et n'est-ce pas à cause des tentations dont ils ont triomphé, et en raison de leur violence, qu'ils ont acquis la sainteté, qu'ils ont pratiqué l'héroïsme dans l'ordre moral? Il s'en est rencontré qui se sont plongés dans des étangs glacés, ou roulés sur des buissons d'épines, pour éteindre les feux de la concupiscence. S. Paul, à la suite de ses ravissements et de ses sublimes visions au troisième ciel, se plaint des révoltes humiliantes de la chair, qu'il appelle l'ange de Satan. Il dit qu'il a prié le Seigneur d'en être délivré et que le Seigneur lui a répondu de combattre avec le secours de la grâce.

Mais si l'assistance de Dieu ne nous préserve pas de la tentation, au moins nous y rend-elle insensibles, à peu près comme le rocher du rivage l'est aux flots

furieux qui le frappent? Non, encore. La tentation au contraire nous émeut, nous agite, nous commotionne; une certaine effervescence, une certaine délectation se font sentir au dedans de nous. Cependant en tout cela nulle faute, si le consentement n'y est pas donné et tant qu'il n'y est pas donné. C'est pour son refus que nous disons : Ne nous laissez pas succomber à la tentation. Nous ne disons pas, les termes sont précis, Préservez-nous de la tentation, éloignez-la de nous, ou du moins qu'elle ne nous fasse aucune impression; nous disons : Ne permettez pas que nous y entrions, à ce point qu'elle nous enserme, qu'elle nous étouffe dans son sein, et que nous soyons ses pauvres victimes.

Au, reste si la tentation ni ne nous atta-
quait, ni ne pouvait nous vaincre, où serait le mérite de la résistance qui la domine?

où serait le mérite de la vertu qui la surmonte? Quels titres aurait-elle encore à la couronne dont nous ornons son front, aux palmes triomphales que nous mettons à sa main, aux hymnes que nous chantons en son honneur? Pouvoir faillir et ne pas faillir, être attaqué et ne pas être terrassé, voilà de la gloire, voilà de la beauté morale, voilà du véritable mérite.

Mais en quoi consiste l'assistance divine dans la tentation? Puisqu'elle ne nous en préserve pas, et qu'elle ne nous y rend pas insensibles, que fait-elle donc? Elle donne des ressources dans la mesure du besoin, elle égalise pour les forces la défense et l'attaque, elle proportionne la puissance de faire bien à l'obligation de bien faire, et lorsque par la tentation les ténèbres se répandent dans notre esprit, elle nous dispense la lumière nécessaire pour que nous ne perdions de vue ni le devoir, ni sa

beauté, ni la splendeur de la victoire sur la tentation. Dieu disait à Caïn, que la jalousie et la haine préparaient au grand crime du meurtre d'Abel : Ton appétit mauvais, il est sous ton empire; si mauvais qu'il soit, tu peux le dominer. Tu sens en toi la force dont tu as besoin pour cette domination. N'est-ce pas à cause de ce sentiment que tu as de vaincre, si tu le veux, que quand tu cèdes aux mauvais instincts, intérieurement il y a une voix qui t'accuse, qui te condamne, qui te charge de ses foudroyants reproches?

Les appétits mauvais sont plus excités dans les situations plus élevées, les tentations règnent fréquentes et fortes en ces lieux, de même que les vents sont plus violents au haut des montagnes, et qu'il y a des parages sur l'étendue des mers où les orages éclatent presque sans relâche. Au sein des situations supérieures les oc-

casions de faillir à la sainteté ne cessent presque pas ; ce que l'on entend, ce que l'on voit, un certain pêle-mêle des existences, d'autre part l'esprit infernal aidant et avec quelle animosité, tout cela est si dangereux, que les Anges eux-mêmes seraient exposés à périr. C'est le monde dans toute son expansion. Aussi Notre-Seigneur, voyant à quels périls ses disciples s'y trouveraient condamnés, lorsque leur position sociale les obligerait de faire partie de ce monde, disait à son Père, dans sa belle prière, en allant à la mort : O mon Père, pour ceux que je vois à travers les siècles dans les grandes charges, dans les grandes fortunes, dans les grands honneurs, je ne vous demande pas de les en tirer ; leur naissance et d'autres accidents les y placeront forcément ; mais je vous demande de les y préserver du mal.

Toutefois il n'y a pas de situation, la prière de Notre-Seigneur l'a voulu et l'a préparé de la sorte, où la tentation, quelle que soit sa violence, ne puisse être surmontée. Jamais, non jamais il ne sera permis de dire, pour justifier une défaite de l'ordre moral, que le secours nécessaire au triomphe n'avait pas la mesure de force requise pour le remporter. Il n'est pas un seul coupable qui ait le droit de se couvrir de cette excuse, et quand il lui arrive de le tenter, sa conscience proteste énergiquement contre son audace ; elle lui demande s'il n'a pas honte d'ajouter le mensonge à la faute. Il est bien vrai que la difficulté de vaincre la tentation croît dans la proportion du nombre des défaites qu'elle nous a fait subir ; toutefois elle n'en reste pas moins sous la puissance de notre volonté ; pour affaiblie qu'elle soit, elle a encore la force, avec la grâce de

Dieu qui ne lui est jamais refusée, de sortir victorieuse de toutes les obsessions mauvaises.

Ils avaient le secours divin qui leur était nécessaire, Judas, pour ne pas vendre son Maître; les Apôtres, pour ne pas l'abandonner; Pierre, pour ne pas le renier. Ils avaient le secours divin, le grand prêtre et ses assesseurs pour ne pas poser à Notre-Seigneur des questions captieuses, pour ne pas suborner de faux témoins, seules ressources qu'ils eussent de pouvoir l'accuser, et pour ne pas crier au scandale lorsque, sur leur question s'il est le Fils de Dieu, il leur répond : Oui, je le suis; vérité qu'il voulut proclamer au moment où il allait la sceller de son sang, et donner l'exemple et la leçon de l'attachement qu'il y faudrait garder jusqu'à la mort, dans toute la suite des siècles.

Il avait le secours divin qui lui était

nécessaire, Hérode, cet homme de plaisirs, pour ne pas se jouer du Sauveur, pour ne pas lui demander d'amuser sa vaine curiosité par des prodiges, et ne pas insulter à son majestueux silence par le dédain et en le couvrant du manteau de la dérision. Il avait ce secours, Pilate pour ne pas livrer contre sa conscience, par lâcheté, sous l'empire de l'ambition qui devait être punie et qui le fut, l'innocent, le juste, à la malignité de la haine portée jusqu'à la fureur, et proclamer, en se lavant les mains, que c'était à regret qu'il le condamnait, qu'il l'envoyait à la mort; ce qui n'empêche pas que la suprême responsabilité de ce crime ne lui soit restée à toujours. Ils avaient le secours divin pour ne pas être cruels, inhumains, tous ces Juifs qui, sur la cime du Golgotha, jettent à la sainte victime demandant à son Père de leur pardonner, les railleries,

les blasphèmes, les insultes de tous genres, au lieu de se laisser attendrir et éclairer par sa douceur admirable, par sa résignation sublime, par sa charité au-dessus des forces de la nature et sans exemple dans le passé, et au lieu de dire, comme le capitaine romain, indifférent nationalement à ce supplice qu'il avait reçu l'ordre de surveiller, et qui, frappé de tout ce qu'il y voyait et entendait, s'écriait : Cet homme est vraiment le Fils de Dieu ! Il avait le secours divin, le mauvais larron, pour reconnaître la sainteté, la divinité de notre Maître, à l'exemple de son compagnon de crimes d'autrefois et maintenant de torture, et adresser au Seigneur cette prière : Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume, et non pas cet outrage impérieux : Sauve-toi, et sauve-nous avec toi.

Mais cette assistance divine pour

vaincre la tentation, elle obtient ses effets à des conditions qu'il nous importe d'examiner.

TROISIÈME POINT.

La charité de notre adorable Rédempteur ne pouvait nous laisser sans enseignement sur les conditions auxquelles la puissance morale triompherait en nous. Il nous les a déclarées dans la circonstance que nous avons rappelée au commencement de ce discours ; nous l'avons entendu qui disait à ses Apôtres, pleins de confiance en eux-mêmes contre la tentation dont ils allaient être assaillis : « Veillez et priez. » La vigilance et la prière, voilà donc, d'après Notre-Seigneur, les conditions de la résistance glorieuse aux tentations.

Mais il est évident que ces conditions présupposent la volonté de combattre les mauvaises convoitises, et qu'elles seraient sans intérêt pour les hommes qui ne confessent pas le devoir d'une conduite régulièrement chrétienne; qui réduisent la vie à la fortune et au plaisir, l'une au service de l'autre, qui n'hésitent pas à s'enrichir aussi bien avec l'injustice qu'avec la probité, jusqu'à profiter dans ce but de certaines nouvelles que leur position publique leur fait connaître avant qu'elles se répandent; qui disent que la vertu c'est la jouissance, et le vice la privation; et qui, ne gardant le respect ni d'eux-mêmes ni de la morale, bravent ses défenses ostensiblement avec le scandale que l'Évangile charge d'anathèmes. Ces hommes ne sont pas dans cet auditoire, où il ne se trouve que des disciples de Notre-Seigneur, disciples plus ou moins fidèles à ses comman-

dements, mais qui les confessent, et qui tous sont bien résolus à les pratiquer tôt ou tard, à ne pas vieillir et encore moins mourir dans leur violation, en un mot à triompher un jour de toutes les obsessions qui leur sont contraires.

La première condition de ce triomphe, c'est la vigilance. Elle doit porter sur nous-mêmes, sur nos pensées, sur nos sentiments, sur nos impressions, et principalement sur l'imagination. C'est avec une grande justesse qu'elle a été nommée la folle du logis. Que n'insinue-t-elle pas? quels actes, avec tout le détail de leurs circonstances, ne met-elle pas sous les yeux? Ses promesses de félicité sont aussi nombreuses que mensongères; et tel est pourtant le prestige ou la fascination qu'elle exerce sur nous, que, malgré les expériences faites qui nous attestent que le bonheur n'est pas où elle nous le montre,

nous nous laissons séduire pour de nouvelles expériences, aussi stériles en joies véritables et aussi fécondes en peines réelles que les précédentes. *Vigilate*, Veillez!

La vigilance vis-à-vis du monde doit être bien grande aussi. S'il était moins pervers, il serait moins nécessaire de se garantir de lui; mais il est dominé par les trois concupiscences que nous avons vues furieuses contre le divin Sauveur, et acharnées à le faire souffrir. Les maximes et les pratiques du monde ont infecté l'air de ses réunions, de ses fêtes, de ses entretiens, de ses spectacles, où ce n'est plus seulement à la pensée, mais aux yeux que la luxure parle. A quelles tentations ne sont pas exposés de la part du monde tous ceux qui se meuvent dans son commerce, qui sont obligés, ou qui se croient obligés de le voir, de l'entendre, de se mêler à sa

vie? Et d'ailleurs, où n'est-il pas, le monde? Hélas! sous son influence, comme sous le souffle d'un vent désastreux, le foyer des convoitises du cœur humain devient un brasier ardent qui le brûle, et ne tarde pas à y dévorer les sentiments de la conduite régulière. Bientôt se forment les funestes relations, aux promesses fallacieuses, aux propositions hardies, aux correspondances insensées, qui ont été bien punies plus d'une fois, la cupidité ou la trahison, souvent l'une et l'autre en même temps, les faisant sortir du secret où elles pensaient rester toujours.

Veillez, pour ne pas donner au monde prise sur vous, pour résister à ses tentations tout de suite, sans permettre qu'elles s'insinuent et s'établissent en nous, si peu que ce puisse être d'abord. On a coutume de se tranquilliser en disant : Je connais mon devoir, j'en respecterai la borne :

c'est une affection sérieuse que je suis heureux de me donner ; c'est une simple distraction qu'il me plaît de me fournir ; ou bien c'est un dérèglement que je me propose de ramener ; ou bien encore je veux voir comment on ose s'imaginer qu'il est possible de réduire la vertu, et de quelle manière on travaille à cette œuvre diabolique. Aveugle témérité ! La borne du devoir ! Est-il donc si facile de la respecter lorsque vous allez jusqu'à la toucher ? Si la tentation vous mène à cette extrémité, elle saura bien vous la faire dépasser. C'est comme le vase plein d'eau : une goutte de plus suffit pour qu'il se répande. Il est affirmé de certains abîmes que, quand vous en approchez trop, il en sort un air de vertige qui vous enivre ou qui vous étourdit, et qui vous entraîne dans leur sein, sans que vous ayez le temps de vous en apercevoir ou même de vous en douter.

Juste mais terrible image de ce désordre que l'Apôtre défend de nommer dans l'assemblée des fidèles ! Lorsque par la pensée, par l'imagination, par les entretiens, vous en approchez sans vigilance, il vous maîtrise, vous subjugué et vous fait sa victime. Votre surprise est grande, et l'humiliation vous écrase, au point que vous vous demandez si c'est bien vous qui êtes au fond de cette misère. Aide-toi, le ciel t'aidera. La pratique de cette maxime d'une vérité absolue est indispensable pour surmonter les tentations. Après avoir réclamé de nous, selon Notre-Seigneur, d'abord la vigilance, elle réclame ensuite la prière : Veillez et priez !

Si ce miséricordieux Sauveur était impeccable comme homme, c'est que dans son adorable personne la nature humaine se trouvait unie à la nature divine, et que par cette union elle possédait, autant

qu'elle le pouvait, l'essence de Dieu. Quelle est aux yeux de la raison, non moins que de la foi, la conséquence de ce dogme? Que l'homme se transforme en Dieu dans la mesure où il s'unit à Dieu : or, le moyen de cette union pour l'homme, en est-il un autre que la prière qui adore Dieu, qui le remercie, qui le supplie? Evidemment, la transformation de l'homme serait complète s'il voyait Dieu. Toutefois penser c'est voir; penser sans doute avec attention, une attention forte et soutenue. Eh bien! prier, c'est penser, et l'esprit et le cœur qui traversent pour ainsi dire le voile qui leur cache Dieu, arrivent à sa vue, commencée du moins; elle s'achèvera dans l'éternité.

Notre divin Maître a voulu nous apprendre, par un fait de sa vie ici-bas, que nous devrions recourir à lui dans les circonstances où le danger de faillir morale-

ment nous assaillirait tout à coup. Il ordonne à S. Pierre de marcher avec lui sur le lac de Génésareth. Bientôt l'Apôtre sent que les eaux s'ouvrent sous lui, et qu'elles vont l'engloutir. Sauvez-moi, Seigneur! s'écrie-t-il, et le Seigneur le sauve. Quand la tentation, qui est comme le gouffre des choses défendues, s'ouvre sous nos pas pour nous engloutir, il faut nous écrier : Seigneur, sauvez-moi, je vais périr, sauvez-moi; ne me laissez pas aller à la tentation!

Cependant, répétons-le et retenons-le bien, ce n'est pas seulement à l'heure de la tentation que nous devons prier, c'est avant, c'est après, c'est fréquemment; comme nous l'avons dit, l'homme est au-dessus des faiblesses de sa nature dans la proportion où il est uni à Dieu, et cette union s'opère, se conserve, s'accroît, se fortifie par la prière. Etablis de cette

sorte en Dieu, est-ce que la tentation, si forte qu'elle soit, pourrait nous emporter? Notre-Seigneur disait : Je ne suis pas seul; mon Père est avec moi; il agit avec moi. Or, par la prière nous cessons d'être seuls, nous sommes avec Dieu, Dieu est avec nous, il agit avec nous : comment pourrions-nous faillir?

Il est une prière que nous devons employer dans nos tentations, prière courte, sans mots aucuns, ou du moins qui peut s'en passer, prière d'une grande efficacité. Nous en avons été couverts et comme enveloppés au moment de notre baptême. Elle est formée du signe du Fils de l'homme, de sa croix, au pied de laquelle aujourd'hui le monde chrétien est prosterné, le juste demandant l'accroissement de sa justice, et le pécheur sollicitant son pardon. Née au Calvaire, cette prière y fut récitée par la sainte Vierge, par

saint Jean, par les saintes femmes qui s'unissaient à l'immolation divine; c'est le signe de la croix! Fait avec foi, avec piété, avec un ardent désir d'être exaucé, sa vertu est toute-puissante. Aussi bien, c'est la croix qui a sauvé l'homme. Il s'était aveuglé avec les splendeurs de la création, il a plu à Dieu de l'éclairer avec les obscurités du Golgotha, et que le bois qui avait été l'instrument de sa folie devint celui de sa régénération.

C'est de la croix exclusivement que les apôtres déclaraient tirer la force et le succès de leur prédication. Je ne sais, disait S. Paul, que Jésus, et Jésus crucifié. Dieu me garde de rendre vaine la vertu de la croix, par la recherche et l'emploi des moyens de la terre. Dans l'enseignement des nations, c'est la croix qui a vaincu toute la sagesse et toute la puissance du paganisme, dont elle avait

durant des siècles, subi la haine et la persécution. C'est la croix qui donna la victoire à Constantin sur Maxence, et qui le rendit maître absolu de l'Empire. *In hoc signo vinces*, Tu vaincras par ce signe, lui avait dit la voix surnaturelle, lorsque l'étendard où la croix se trouvait tracée dans la gloire, lui était montré. Que cette apparition céleste ait été contestée, qu'importe! elle n'en est pas moins certaine pour les esprits sérieux; il n'en est pas moins certain, après tout, que le Labarum conduisit l'armée de Constantin en ce sanglant combat, et que la croix est devenue alors, et est restée depuis l'objet de l'adoration du monde.

In hoc signo vinces! c'est par ce signe que nous vaincrons la tentation. Dès que nous la voyons approcher, dès qu'elle nous attaque, dès que nous sentons sa redoutable influence, plaçons-nous sous le

signe de la croix. La légende de ces géants qui dans leurs luttes, au moment des défaillances, s'empressaient, pour renouveler leurs forces, de toucher la terre dont ils étaient les fils, est une fable. Mais ce qui est une vérité hors de doute, d'expérience journalière, et qu'il nous est facile de reconnaître par nous-mêmes, c'est que nos forces de vaincre la tentation se conservent, se réparent, se maintiennent au-dessus des assauts que nous recevons, si nous avons soin de recourir au signe de la croix. Pendant la tempête, le pilote, pour n'être emporté ni par les vents, ni par les flots qui veulent sa vie et son navire, se fait attacher solidement au mât : lorsque les gros temps de l'ordre moral nous assaillent, attachons-nous par la confiance à la croix; quels que soient les flots et les vents, les séductions de notre nature et les séductions du monde,

nous ne périrons pas, nous vaincrons.

Père qui êtes aux cieux, notre nature est faible, elle est infirme, elle est fragile; elle ne se hâta que trop de le montrer, lorsque, à peine sortie de vos mains, elle tomba, pour avoir cessé de chercher en vous sa règle de conduite et sa véritable félicité. Depuis cette chute, elle est bien plus faible, bien plus infirme, bien plus fragile encore, notre nature; elle porte en elle-même des orages qui éclatent à chaque instant et qui la poussent à vous désobéir de nouveau. Ces orages sont quelquefois terribles : vous ne permettez pas cependant qu'ils soient au-dessus de nos forces de résistance; au contraire, vous disposez toutes choses pour que notre volonté puisse les surmonter. Il est vrai que cette volonté a besoin d'être protégée, qu'il faut l'éloigner du péril, bien loin de l'y exposer, et la préparer à ne pas en être

victime, soit qu'il se montre subitement, soit qu'on le voie venir.

Cette préparation, c'est la prière, ce sont nos communications avec vous; vous nous y faites voir et sentir l'obligation de pratiquer votre volonté, toute la raison, toute la justice, et toutes les joies de cette pratique. Nos forces morales se restaurent dans ces communications, où le principe du mal qui est en nous, s'affaiblit, en même temps que le principe du bien augmente dans une égale proportion. A l'avenir, nous vous dirons souvent, et plus souvent que par le passé : Ne nous laissez pas aller à la tentation; nous vous le dirons avec un sentiment de grande détresse, mais aussi de grande confiance; lorsque les attaques de la tentation croîtront en violence, par la pensée nous nous saisirons de la croix, nous nous couvrirons de son signe : elle est notre unique espérance, nous lui avons

offert nos adorations, en ce jour si précieux pour nous où elle nous a rachetés. Prostrés encore à ses pieds, dans l'amertume de nos cœurs et au milieu du souvenir de nos fautes nombreuses, nous vous demandons de ne pas permettre que notre faiblesse, notre infirmité, notre fragilité, en commettent de nouvelles. Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas aller à la tentation!

Amen.

ORAISON DOMINICALE.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

offert nos adorations, en ce jour si précieux pour nous où elle nous a rachetés. Prostrés encore à ses pieds, dans l'amertume de nos cœurs et au milieu du souvenir de nos fautes nombreuses, nous vous demandons de ne pas permettre que notre faiblesse, notre infirmité, notre fragilité, en commettent de nouvelles. Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas aller à la tentation!

Amen.

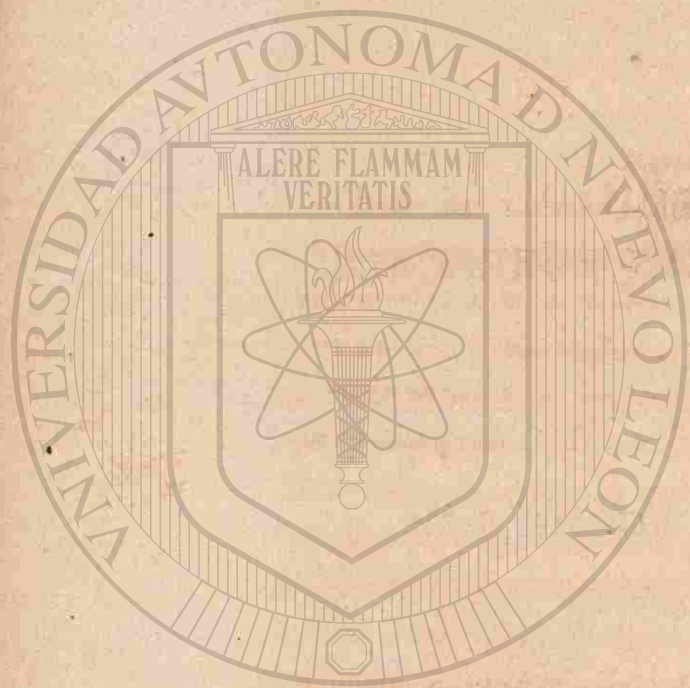
ORAISSON DOMINICALE.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.

Libera nos a malo.

Délivrez-nous du mal.

SIRE,

Toutes les fois que Notre-Seigneur avait à se justifier de l'autorité souveraine qu'il s'attribuait, il donnait en preuve de cette autorité sa résurrection future. Parlant de son corps, il disait : Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.



Notre-Seigneur a tenu sa promesse. Crucifié, mis au tombeau, il sort d'entre les bras de la mort avec une vie nouvelle, supérieure, glorieuse, impassible, toute spirituelle. Il ne pouvait mieux montrer sa puissance divine qu'en quittant et en reprenant ainsi la vie à son gré, comme on quitte et on reprend un vêtement; comme il prenait et quittait lui-même la tunique qui était l'ouvrage de sa mère. Au reste, c'est en ces termes qu'il avait annoncé plusieurs fois sa victoire sur la mort.

Ce grand fait de la résurrection de notre adorable Sauveur nous marque la destinée réservée à nos corps, qui sortiront un jour de la poussière du tombeau; mais il est, d'autre part, un symbole et une leçon: il figure la résurrection de nos âmes, et nous en prêche la nécessité. Résurrection que nous exprimons, que nous sollicitons avant tout et par-dessus tout, dans cette dernière

demande de l'Oraison dominicale: Délivrez-nous du mal.

La délivrance que nous demandons d'abord, c'est celle du mal moral ou du péché. Nous demandons ensuite celle de tous les autres maux. La première nous est toujours accordée, il nous suffit de la vouloir sincèrement; quant à la seconde, tantôt Dieu nous l'accorde, tantôt il nous la refuse; mais dans l'un et l'autre cas, sa paternelle bonté agit en vue de notre bien véritable.

Disons quelques mots sur ces deux délivrances, c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Nous ne résistons pas toujours à la tentation, bien que Dieu nous donne toujours ce qui nous est nécessaire pour la vaincre,

et que, d'après le langage de saint Paul, il ne permet pas qu'elle ait des forces au-dessus des nôtres; lorsque nous y cédon en matière grave et avec un plein consentement, nous nous suicidons. Ce n'est pas ici vaine parole, mais incontestable vérité.

La tentation triomphant, c'est la mort de l'âme. Aussi bien la vie de l'âme consiste dans son union avec Dieu, comme la vie du corps consiste dans son union avec l'âme. Oh! que de morts au milieu des sociétés! Que d'hommes qui n'ont que les apparences de la vie! A les regarder, à les entendre, à les voir faire, ils sont pleins de mouvement et d'agitation; néanmoins ce sont réellement des cadavres. *Nomen habes quod vivas et mortuus es*, dit S. Jean.

Leurs agitations et leurs mouvements, par lesquels ils entassent fautes sur fautes, les enfoncent de plus en plus dans la mort.

Sans doute, on n'y pense pas, et ces

chants à double et facile entente, autant qu'à singulière renommée; ces jeux scéniques dits de société, avec des vers qui sourient au désordre et qui y font sourire, qui enlèvent les applaudissements des maîtres et des disciples des mœurs libres, les premiers morts depuis longtemps, et les seconds qui sont en train de mourir, si ce n'est pas fait encore; tout cela, qui met le rouge au visage de l'adolescence, et dans son esprit, dans son cœur, ce qu'il est facile de soupçonner, paraît amusement simple, honnête, irréprochable, sans suites funestes, bien qu'acteurs et spectateurs auraient peine ensuite à se recueillir en Dieu, pour ne parler que de ce devoir. Hélas! ils sont loin d'y penser, encore plus de le remplir, avant de prendre leur repos; c'est trop sérieux, trop pénible, et s'ils viennent aux jours obligés dans le lieu saint, c'est le reste d'une mode

religieuse dont ils n'ont pas pu s'affranchir totalement. Oh! que de morts! Mais n'y a-t-il que des vivants dans cette illustre assemblée?

Cependant il faut revivre, c'est l'intérêt capital de notre existence. Entendez le Maître : Que servirait-il à l'homme de posséder tout l'univers, s'il perdait son âme? qu'aurait-il à donner en échange pour la racheter? et s'il ne la rachète pas, après ses fêtes, ses plaisirs, ses transports, ses ivresses, ses possessions, dans quelle souffrance ne sera-t-elle pas plongée au sortir de ce monde? Pour la préserver des *pleurs éternels et des grincements de dents* par une crainte salutaire, le charitable Rédempteur a voulu, bien que notre rachat pût s'opérer à beaucoup moins et même à peu de douleurs, endurer le supplice le plus cruel et le plus ignominieux. Du sein de ce supplice il nous dit : Une

seule chose est nécessaire, la vie de votre âme et son salut.

Délivrez-nous du mal, des illusions où nous pourrions être au sujet de sa malice et pour ses suites. Délivrez-nous de toutes les vaines présomptions qui nous établiraient dans une funeste et fausse sécurité morale, de ce lamentable aveuglement où l'on s'imagine, sans pouvoir toutefois s'en donner la certitude, que l'on n'a rien à se reprocher, encore qu'il n'y ait peut-être pas un article de la loi dont on se soit acquitté. Quiétisme d'un extrême danger, lorsque la conscience devrait nous flageller par le remords, et nous tourmenter par les plus vives alarmes.

Il faut revivre. Oseriez-vous paraître morts au tribunal de Dieu? La pensée seule de ce que vous deviendriez alors, ne vous écrase-t-elle pas d'épouvante? Remontez à la vie par le regret de vous

l'être ôtée et par la résolution de ne plus vous l'ôter à l'avenir, de vous éloigner de tout ce qui pourrait renouveler ce malheur : affaires, relations, divertissements, liaisons coupables. Si vous avez ce regret, cette résolution, Notre-Seigneur vous ressuscitera, quelle que soit la nature de votre trépas. Durant sa mission ici-bas, il a rappelé à la vie trois morts corporelles, dont saint Augustin dit qu'elles expriment les trois genres de la mort de l'âme.

La fille de Jaïre, chef de la synagogue ; le fils de la veuve de Naïm ; Lazare : voilà ces trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, qui sont la figure de la mort spirituelle à trois degrés différents. La fille de Jaïre n'avait pas encore quitté le lieu de son dernier soupir pour être portée en terre : c'est l'image de l'âme qui meurt par la pensée consentie du mal, mais par la pensée seule. Le fils de la veuve de Naïm

était conduit au cimetière, il était hors de la maison de sa mère et hors de la ville : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, et morte depuis par l'action extérieure ; l'idée mauvaise s'est réalisée dans le fait mauvais. Lazare n'est pas seulement hors de sa demeure, il ne se rend pas seulement à son sépulcre, il y est enseveli depuis plusieurs jours, déjà sa dissolution est commencée : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, morte par l'action, et, par le renouvellement de la pensée, de l'action, ensevelie dans l'habitude, ce terrible sépulcre dont les murs montent de plus en plus, et dont la pierre se scelle chaque jour davantage.

Quel que soit le genre de la mort de notre âme, il ne tient qu'à nous de ressusciter, soit de la pensée, soit de l'action, soit de l'habitude. Tout se borne à le vouloir d'une volonté qui se repente de s'être

suicidée, et qui est bien résolue à ne plus le faire. O morts! déchirez vos linceuls, sortez de vos tombeaux! que vous y soyez depuis hier ou depuis des années et des années, sortez-en! Rompez avec vos diverses faiblesses, brisez les chaînes de votre esclavage, quel qu'il soit. Ne renvoyez pas à plus tard votre résurrection; il se pourrait qu'appelés à quitter subitement le monde, vous n'eussiez pas le temps de sortir de vos tombeaux. Quelles funérailles alors pour votre âme! peut-être celles de ce mauvais riche dont Notre-Seigneur a dit qu'à l'heure de son trépas, il eut l'enfer pour sépulture. O morts! remontez à la vie; sortez, sortez de vos tombeaux; et, ressuscités, ne faites plus comme vous avez fait bien des fois, cessez de passer alternativement de l'iniquité à la vertu, de la vertu à l'iniquité, de la mort à la vie et de la vie à la mort; ne soyez

plus comme la mer qui reprend les souillures qu'elle a déposées sur son rivage, pour les déposer et les reprendre de nouveau. La foi s'altère, s'affaiblit et se perd en ces alternatives du bien et du mal, du mal et du bien, et de cette sorte on s'expose également au sort du mauvais riche réprouvé.

Délivrez-nous du mal, du suicide de l'âme, du péché. S'il ne priva pas l'homme de l'existence lorsqu'il l'eut commis, Dieu l'ayant créé immortel, il bouleversa sa condition, elle fut la victime de maux sans nombre dont nous sollicitons aussi l'affranchissement en disant : Délivrez-nous du mal!

SECOND POINT.

L'homme, dit l'Écriture sainte, vit peu de temps, et pendant ce court laps de

temps il est assujetti à de nombreuses misères : ce serait inutile et trop long de les raconter toutes en détail. Aussi bien, nous sommes loin de les nier, et nous n'avons pas de blâme à donner à ces peuples insuffisamment éclairés sur la destinée de l'homme, qui faisaient entendre des plaintes autour du berceau d'un nouveau-né, pour dire qu'appelé à vivre, il était appelé à souffrir. Mais ayons soin de voir écrit, pour ainsi dire, au bas de toute souffrance, lorsque nous nous en trouvons les témoins : C'est le péché qui a fait cela, *peccatum fecit*, comme on lit au bas d'une peinture le nom de son auteur. C'est le péché qui a fait la pauvreté, la maladie, l'infirmité ; c'est le péché qui a fait les larmes, les gémissements, les sanglots, toutes les poignantes douleurs ; c'est le péché qui a fait la mort que notre nature craint, fuit et repousse de toutes ses éner-

gies, avec violence, avec horreur ; la mort de la jeune fille que sa mère ne peut retenir malgré ses efforts et ses cris ; la mort du père, seul soutien de la famille, réduite par sa perte à la plus cruelle, à la plus complète détresse. C'est le péché qui a fait toutes les infortunes, toutes les misères, tous les désastres, les inondations, les incendies, les naufrages, les stérilités de la terre, la peste, la famine, la guerre : ces trois grands fléaux qui viennent de temps en temps rappeler à l'homme son état actuel de déchéance, d'expiation, et la justice de Dieu qui le punit. Si le péché a produit de si grands maux en la vie du temps, que ne doivent pas craindre ses esclaves pour la vie éternelle !

La saine philosophie, aussi bien que la théologie, assignent au mal cette origine et cette cause, et il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de lui en assigner

d'autres; on l'a tenté bien des fois mais toujours inutilement, et il reste établi que l'homme est une créature tombée, blessée dans sa chute, et condamnée à souffrir. C'est pour cela que la souffrance n'épargne ni le juste ni le pécheur, que l'un et l'autre y sont assujettis, avec cette différence, toutefois, que le juste accepte la souffrance en s'y résignant, et que le pécheur la subit en murmurant; avec cette différence encore, que le juste ne s'attire jamais la souffrance par le désordre, qui en est un agent fécond; au lieu que le pécheur, en cédant à ses passions, moissonne l'inquiétude, l'angoisse, les chagrins de toute nature; avec cette différence enfin, que le juste adoucit le poids de sa souffrance, en s'unissant pour elle à la volonté divine, tandis que le pécheur le rend plus lourd, privé qu'il est de toute véritable consolation, même de celle de demander la déli-

vance du mal auquel il est en proie.

Il s'est rencontré des hommes, il s'en rencontre sans doute fréquemment encore, qui veulent que toute demande de ce genre soit inutile par la raison que les choses, les accidents, les événements ont été réglés de toute éternité dans la pensée de Dieu, ce qui les rend immuables, invariables. Voilà du fatalisme pur, mais du fatalisme qui se contredit journellement. Supposez le fataliste malade : sera-t-elle grande son ardeur à mander auprès de lui la science qui guérit ? or, cet appel, à quoi bon ? la guérison est arrêtée de toute éternité, elle est donc au-dessus de tout changement; vouloir modifier l'arrêt divin, n'est-ce pas un sacrilège ? Que répondra le fatalisme à ce raisonnement ? dira-t-il qu'il se peut que la guérison dépende du recours à des conseils et de l'emploi de certains spécifiques ? eh bien ! nous avons le même

droit de dire : Il se peut que la délivrance sollicitée n'ait été promise qu'à la condition d'en faire la demande.

Laissons les vaines discussions ; Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous suffit-il pas ? D'après ses leçons et à son exemple demandons que le calice d'amertume nous soit épargné, qu'il passe ou qu'il s'éloigne de nous ; le calice de la maladie, le calice de la misère, le calice du trépas des parents et des amis, le calice des pertes de fortune, le calice des revers de la position sociale, le calice des malheurs personnels, domestiques et publics.

Il est évident que nous ne pouvons pas toujours être exaucés en nos demandes de ces délivrances. Si nous l'étions, les lois du monde moral et du monde physique se trouveraient suspendues à toujours, et dès lors abolies entièrement. Ce seraient, comme disent les saintes Ecri-

tures, d'autres cieux et d'autres terres. Mais Dieu fait accueil quelquefois, et plus que quelquefois, à nos demandes ; il nous préserve ou il nous affranchit de la souffrance ; ce qu'il nous accorde souvent, c'est la diminution de sa durée et de son intensité ; ce qu'il nous accorde toujours, c'est le courage, la patience et la résignation à l'endurer, les forces de l'esprit et du cœur qui nous la font supporter dignement ; plus encore, qui nous la font aimer, et qui nous élèvent à cette grandeur, la première de toutes sans comparaison, de ne pas faillir dans les épreuves de la vie, de nous y montrer, quelque grandes qu'elles puissent être, plus grand encore qu'elles ne sont.

Il est des hommes qui demandent à Dieu la délivrance de leurs maux, et qui s'étonnent que Dieu ne la leur accorde pas, alors qu'ils vivent insoumis, ou plutôt

rebelles à ses ordres. Avant de se plaindre de n'être pas exaucés, ils devraient se mettre dans la situation de l'être. Comment ! vous foulez aux pieds les lois de Dieu, vous vous montrez son ennemi, ou du moins son égal par l'indépendance que vous vous attribuez, ou du moins que vous exercez, avec ou sans réflexion, et vous osez penser que dans de pareilles circonstances Dieu satisfera vos désirs, vos besoins de délivrance, dès qu'ils lui seront exposés ! Quelle aberration ! se réconcilier avec Dieu, solliciter le pardon des fautes qu'on a commises, voilà ce qui doit être accompli d'abord, avant de demander à Dieu des grâces exceptionnelles. Qui sait s'il n'a pas décidé qu'elles ne vous seraient accordées qu'autant qu'il vous verrait reprendre son joug doux et léger, pour le repos et le salut de votre âme.

Aussi bien, la pensée de Dieu dans les

calamités, soit particulières, soit générales, est de faire réfléchir les hommes auxquels il les envoie, et de ramener à lui les pécheurs. C'est dans ce même dessein qu'il veut la durée plus ou moins longue de ces calamités, les désastres et les afflictions qu'elles causent. Du reste, les hommes auraient bien moins de maux à endurer, s'ils vivaient dans la pratique constante de la loi de Dieu, s'ils se conformaient dans toute leur conduite à l'esprit et à la lettre de l'Oraison dominicale. Elle ne leur fait pas dire : Mon Père, mais Notre Père : Mon pain de chaque jour, mais Notre pain : Pardonnez-Moi, ne Me laissez pas aller à la tentation, délivrez-Moi du mal ; mais Pardonnez-Nous, ne Nous laissez pas aller à la tentation, délivrez-Nous du mal. Admirable communion ! quand un chrétien prie, tous les chrétiens, plus que cela, tous les hommes

prient avec lui. Le pauvre sauvage, plongé dans l'ignorance et la barbarie, est associé à la prière du chrétien qui sollicite pour lui le pain de chaque jour, le pain substantiel, la connaissance et l'amour du vrai Dieu.

Mais cette communion de prières, où l'homme juste protège l'homme coupable, nous ordonne la communion de sentiments, la communion d'estime et d'affection, des joies et des douleurs, de l'abondance et du dénûment. Si cette communion d'un devoir rigoureux existait, comme le séjour de la terre changerait, comme les maux y diminueraient, comme les biens y croîtraient ! On n'y verrait plus ces luttes fratricides d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple ; on n'y verrait plus la fourberie trompant la confiance, l'astuce exploitant la simplicité, le fort écrasant le faible, le vice dé-

vorant l'innocence, le scandale insultant la vertu, le succès inique se moquant de la probité. On n'aurait pas vu, et l'on ne verrait pas encore, au mépris de la rédemption, et à la honte des sociétés chrétiennes, ces odieux marchés où de pauvres jeunes filles d'Eve, exposées à ciel ouvert, et à peine vêtues, attendent comme du bétail qu'on les achète, et pourquoi ! « O Vierge sainte, ces sacrilèges abominations seront refoulées dans l'horreur qui leur appartient, si votre nom est un jour béni dans ces malheureuses contrées de l'Orient où elles se passent. » Demandons à Dieu de délivrer la terre de toutes ces plaies morales, et de bien d'autres aussi hideuses que nous ne voulons pas indiquer. Demandons-lui de nous délivrer du péché d'où elles sont toutes sorties, d'où elles sortent et sortiront toujours. Nous avons besoin de cette délivrance non

moins pour la vie présente que pour la vie future. *Libera nos a malo* : Délivrez-nous du mal.

Telle est cette divine prière. C'est en la récitant que nous devons commencer et finir nos journées; c'est sous sa vertu que nous devons placer nos travaux, c'est par son concours qu'il faut résoudre les difficultés qui nous assaillent dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; c'est cette prière qui doit nous couvrir comme une armure dans nos tentations, nous consoler dans nos souffrances, et nous faire mériter la gloire du courage, de la résignation et de la patience. C'est cette prière qui doit éclairer pour nous, d'une lumière douce et précieuse à l'esprit comme au cœur, les ombres de la mort lorsqu'elles viennent d'envelopper, ou qu'elles vont envelopper une existence bien-aimée et nécessaire à la nôtre; c'est

cette prière qu'il faut déposer comme une couronne d'immortalité sur les tombes pleines de nos affections, et où nos souvenirs avec nos regrets veillent douloureusement.

Quand nous récitons l'Oraison du Seigneur, la foi, la piété, la confiance doivent animer notre attention et notre recueillement. D'autre part, il faut que nous soyons unis à ce charitable Maître qui nous l'a enseignée, et qui a seul le droit, comme notre Médiateur, de la faire exaucer. Le génie poétique de l'ancienne Grèce, Homère, dit que la prière boite en sa marche vers le Très-Haut; parole profondément vraie. L'humanité s'est brisée en tombant par son orgueil du sein de Dieu; mais restaurée par le Médiateur, sa prière, appuyée sur lui, marche d'un pas droit, ferme et assuré. Ecoutez : pour l'Oraison que nous ve-

nons de méditer, écoutez : elle sait le chemin du Ciel, elle en est descendue.

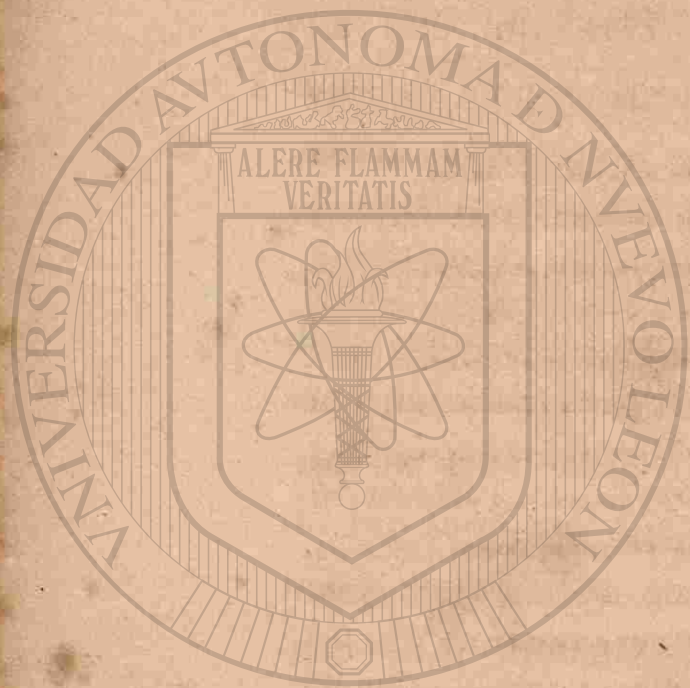
Récitons-la pour l'Empereur. Que Dieu ne cesse de l'éclairer en ses conseils, de l'inspirer en ses projets, de le conduire en ses entreprises ! Il est personnellement la preuve que la *protection divine n'a jamais manqué à notre patrie.*

Récitons-la pour l'Impératrice. Qu'elle soit toujours, par sa charité, *la Sœur* du malheureux, et toujours, par sa piété, l'Ange de la France !

Récitons-la pour le Prince Impérial. Dieu l'a doté des plus riches facultés. Que sous l'influence de la foi, elles se développent entièrement, et l'élèvent à la hauteur de ses futures destinées, si glorieuses, mais si redoutables !

Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez point aller en tentation, mais délivrez-nous du mal.

Amen.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.	
Adoption divine de l'homme	1
DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.	
Sanctification du nom de Dieu	25
TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.	
Le règne de Dieu	55
QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.	
La volonté de Dieu	81
DIMANCHE DE LA PASSION.	
Le pain quotidien	113
DIMANCHE DES RAMEAUX.	
Le pardon des offenses	149
 VENDREDI SAINT.	
Le triomphe sur les tentations	183
 LUNDI DE PAQUES.	
La délivrance du mal	227



PARIS. — Librairie ADRIEN LE CLERE & C^{ie}, 29, rue Cassette.

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME, Conférences prêchées à Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus.

MISE EN VENTE, ANNÉE 1866 :

1 vol. in-8. — Prix net 3 fr. 50; Franco : 4 fr.

— Années 1856 à 1866, 11 vol. in-8. — Prix net : 38 fr. 50; Franco : 42 fr.

— Chaque année séparément, 1 vol. in-8. — Prix net : 3 fr. 50; Franco : 4 fr.

CONFÉRENCES SUR L'AUMONE, prêchées dans l'Église métropolitaine pendant l'année 1856, par M. Le Courtier, évêque de Montpellier. — 1 vol. in-8, sur papier vélin glacé. — Prix, franco 4 fr.

INSTRUCTIONS SUR LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, prêchées à la Cour pendant le Carême de 1854, par Mgr Le Courtier, évêque de Montpellier. — 1 beau vol. in-8, sur papier vélin glacé, orné du portrait de l'auteur. — Prix, franco 4 fr.

DISCOURS prononcés à la Chapelle impériale pendant le Carême de 1856, par M. l'abbé Ch. de Place, chanoine, archiprêtre de Notre-Dame. — 1 beau vol. in-8, 2^e édition, vélin glacé. — Prix, franco 4 fr.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL et Discours divers, par M. l'abbé Ch. de Place, chanoine, archiprêtre de Notre-Dame. — 1 beau vol. in-8, papier vélin glacé. — Prix, franco 4 fr.

TABLE DES DISCOURS CONTENUS DANS LE VOLUME :

- Panegyrique de saint Vincent de Paul.
- Discours pour l'Adoration perpétuelle du très-saint Sacrement.
- Discours pour la promulgation du dogme de la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge.
- Discours sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi.
- Discours pour la bénédiction des cloches de Notre-Dame.
- Oraison funèbre de Mgr Marie-Dominique-Auguste Sibour, archev. de Paris.
- Eloge funèbre de M^{me} la princ. de Broglie, duchesse de Berghes St-Winock.

DIEU, Conférences prêchées à la cathédrale de Marseille pendant le Carême de 1863, par M. l'abbé Guisol, vicaire général de Marseille. — 1 vol. in-12. — Prix, franco 2 fr.

DE L'INCRÉDULITÉ CONTEMPORAINE ET DE LA FOI RELIGIEUSE, par M. l'abbé Guisol, chanoine, vicaire général de Marseille. — 1 vol. in-12. — Prix, franco 2 fr. 50

DÉMONSTRATION PHILOSOPHIQUE DE LA DIVINITÉ DE J.-C., Conférences prêchées à Marseille, par M. l'abbé L. Guisol, chanoine, vicaire général de Marseille. — 1 beau vol. in-8. — Prix, franco 5 fr.

DU PRINCIPE CHRÉTIEN DE LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES, par M. l'abbé L. Guisol, chanoine, vicaire général de Marseille, 2^e édition. 1 vol. in-12. — Prix, franco 2 fr.

ÉTUDES SUR LE BUT DE LA VIE, ou Défense du Christianisme, par F.-V. Roger, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Caen. — 1 vol. in-8. — Prix, franco 2 fr.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.